DISSERTATION

N° 188.

SUR

LA PNEUMORRHAGIE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 21 juillet 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR L. F. BOURGOGNE, de Condé,

Département du Nord;

Bachelier ès-lettres; Élève de la première classe de l'école pratique.

Illud summâ admiratione dignum, quod in solâ ex pulmone rejectione, quæ omnium sævissima est, homines animum non despondent, cùm tamen in extremo discrimine versentur. Pulmonis indolentiam hujusce rei causam ego statuo: quilibet enim dolor, quamvis exiguus, interitûs metum injicit, et plerumquè terribilior est quàm periculosior; contra indolentia in plurimis vel magnis morbis à morte securitatem præstat: damnosior est quàm terribilior. ARÆTEUS, *de hæmoptoe.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Président.*
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Comme un témoignage de mon respect et de ma reconnaissance.

A MES FRÈRES ET SŒURS.

Gage de mon amitié.

L. F. BOURGOGNE.

A MON PÈRE,

EN

A MA MÈRE.

Comme un témoignage d'un respect et d'une reconnaissance.

A MES FRÈRES ET SŒURS.

Objet de mon amitié.

L. F. DUBUCHENE.

DISSERTATION

SUR

LA PNEUMORRHAGIE.

La pneumorrhagie est cette affection particulière des poumons dans laquelle les malades expectorent une quantité plus ou moins considérable de sang; cette dénomination lui vient des mots grecs πνευμων, *poumon*, et de ρεω, *je coule*. Elle a encore été désignée sous les noms d'*hœmoptoe*, d'*hœmptoe*, par les arabistes; c'est le *sanguinis sputum* de Celse; l'*hœmoptysis* d'Ettmuller, de Willis, de Linneus, de Vogel, de Sagar. Hoffmann est bien plus correct lorsqu'il dit: *rejectio sanguinis è pulmonibus*. Enfin, dans ces derniers temps, MM. Franck et Baumes, en lui donnant le nom de *pneumorrhagie*, ont indiqué d'une manière précise l'organe qui est le siége de ces mouvemens fluxionnaires; c'est donc cette dernière dénomination que j'adopte.

Cette maladie a été classée de la manière suivante par les nosologistes: Sauvages, cl. ix, *flux.*, ord. i, *sang.*; gen. ii. Linneus, cl. ix, *evacuat.*; ord. ii, *thorac.* gen. 179. Sagar, cl. v, *flux.*; ord. i, *sang.*; gen. ii. Cullen, cl. i, *pirex.*; ord. iv, *hœmorrhag.*; gen. xxxvii. Tourtelle, cl. ii, *flux.*; ord. i, *hémorrhag.*; sect. d. Baumes, *surcal.*; gen. iii, esp. iv. Pinel, cl. iii, *hémorrhag. des memb. muq.*, ord. i; gen. ii, *hémoptysie*.

En examinant attentivement la structure des poumons, on conçoit à peine comment les hémorrhagies n'ont pas lieu à chaque instant dans ces organes : en effet, formés par un tissu d'une extrême délicatesse, les ramifications de l'artère pulmonaire et des veines du même nom leur fournissent une immense quantité de capillaires ; ces vaisseaux, rampant sur la surface des vésicules, donnent passage par des porosités ou des exhalans à un fluide séreux réduit en vapeurs par le calorique qui se dégage dans ces parties. Sans cesse en contact avec les corps que nous inspirons, et qui changent de nature, selon les endroits où nous nous transportons, les exhalans pulmonaires doivent être souvent modifiés dans leur sensibilité. Celle-ci est encore lésée plus ou moins profondément, selon que la plupart des organes de notre économie, avec qui les poumons ont des rapport sympathiques très-étroits, le sont eux-mêmes.

Espèces, variétés de la pneumorrhagie. Les médecins les plus anciens en ont admis plusieurs : *Arétée, Cœlius Aurélianus, Alexandre de Tralles*, ont basé leur division des pneumorrhagies sur la nature particulière de leurs causes : ainsi, ils admettaient que ces hémorrhagies pouvaient survenir, 1.° par la rupture des vaisseaux ; 2.° par leur érosion ; 3.° par leur dilatation ou par anastomose. *Stahl* les distinguait en actives et en passives ; mais je ferai bientôt voir, et il est facile de s'en convaincre par la lecture des ouvrages de ce grand homme, *Stahl* n'attachait point à ces mots le même sens que les pathologistes de notre époque : les pneumorrhagies passives étaient dues, selon lui, à des causes purement physiques : des coups, des blessures, etc.; l'âme, qui, d'après son système, joue un si grand rôle dans les pneumorrhagies actives, ne modifie en aucune manière celles qui sont passives ; enfin il regarde ces dernières comme des affections indépendantes de toute action vitale. *Bichat* a donné dans ces derniers temps une classification des hémorrhagies, qui est très-ingénieuse ; je pourrais, en m'aidant de subdivisions, l'employer ici avec avantage. Mais de toutes celles proposées jusqu'à

ce jour, aucune, selon moi, n'est plus rationnelle que la classification adoptée par M. le professeur *Pinel* dans sa Nosographie philosophique. On voit qu'elle repose sur l'observation approfondie de ce genre de maladies, et qu'elle embrasse dans quelques cadres toutes les espèces et variétés que ces dernières peuvent offrir.

D'après cela, je considérerai les pneumorrhagies, 1.° selon qu'elles sont dues à une conformation vicieuse du thorax, ou à une organisation particulière des poumons, organisation dont la nature nous est inconnue, et qui est presque toujours héréditaire (pneumorrhagies constitutionnelles); 2.° à une cause purement accidentelle, mais spécialement dirigée sur les poumons (pneumorrhagies accidentelles); 3.° succédant ou suppléant à un autre hémorrhagie (pneumorrhagies succédanées); 4.° servant de crise à une autre maladie (pneumorrhagies critiques); enfin, lorsqu'elles ne se montreront que comme symptômes des autres affections, elles seront appelées *pneumorrhagies symptomatiques* ou *sympathiques*. Cependant, parmi ces dernières, j'omettrai à dessein celle qui survient pendant le cours de la phthisie pulmonaire; mon intention est ici de parler de la pneumorrhagie qui a lieu indépendamment de toute lésion organique des poumons, soit que des causes, agissant immédiatement sur ces viscères, augmentent ou diminuent la sensibilité organique de leur exhalans, ou que l'augmentation et la diminution de cette faculté soient dues à la lésion d'une partie quelconque, qui a des connexions sympathiques plus ou moins intimes avec les poumons. Ainsi, d'après le plan que j'adopte, je ne ferai point mention des pneumorrhagies qui surviennent par la rupture des vaisseaux, à la suite d'un instrument porté dans la cavité thoracique, et qui aurait dilacéré les poumons. On a prétendu que ces hémorrhagies par rupture survenaient assez fréquemment, sans même qu'une arme eût été portée immédiatement sur ces organes, par exemple, après des efforts considérables faits pour lever un fardeau, pour chanter, pour tousser; mais ces pneumorrhagies que les anciens admettaient comme très-communes sont devenues

pour nous bien plus rares, depuis que l'immortel *Bichat* a dévoilé le vrai mécanisme de ces affections ! *Zacutus Lusitanus*, rapportant l'histoire d'une hémorrhagie pulmonaire dite par rupture (*ruptis pulmonariis vasculis*), donne comme causes de celle-ci un tempérament sanguin, l'abus des liqueurs alcoholiques ; mais ne reconnaît-on pas plutôt toutes les circonstances favorables pour exciter une pneumorrhagie par exhalation ? D'ailleurs à quoi me servirait de faire une espèce particulière de cette pneumorrhagie par dilacération des vaisseaux ? Le malade pourrait-il espérer de trouver un spécifique pour la combattre ? Non, sans doute, le traitement employé dans la pneumorrhagie par exhalation est ici commandé : les temps sont passés où les vulnéraires et les cicatrisans jouissaient de la plus grande faveur.

Les pneumorrhagies constitutionnelles, accidentelles, succédanées, critiques et symptomatiques, ne se montrent pas toujours accompagnées des mêmes symptômes ; elles ne sont pas précédées chaque fois de ce mouvement vital, connu sous le nom de *molimen hæmorrhagicum*. Quelques-unes, au contraire, arrivant chez des individus d'une constitution détériorée, semblent plutôt indiquer une diminution considérable de la tonicité des vaisseaux exhalans ; de là, la distinction des pneumorrhagies en actives et en passives. Il est aisé de voir maintenant que le sens que nous donnons à ce dernier mot diffère entièrement de celui que *Stahl* y attachait : ici, comme dans les hémorrhagies actives, le phénomène est purement vital ; mais au lieu d'une excitation marquée, on ne remarque que faiblesse et asthénie plus ou moins considérable des capillaires.

Depuis quelques années on cherche à ravir aux hémorrhagies passives le rang qu'elles occupent, il y a bien des siècles, dans toutes les nosologies. L'auteur de la nouvelle Doctrine médicale admet qu'une irritation plus ou moins considérable doit toujours précéder la sortie du sang. D'après sa manière de voir, les hémorrhagies passives n'ont jamais existé que dans l'imagination des médecins qui l'ont précédé. Vous admettez, dit-il, que le sang, arrivé

dans le système capillaire, ne circule plus sous l'influence du cœur, mais bien en vertu de la tonicité de cet ordre particulier de vaisseaux ; comment voulez-vous qu'une exhalation sanguine puisse avoir lieu, si ceux-ci sont privés de leur tonicité ? Mais a-t-on jamais prétendu que cette atonie fût parfaite ? Tout le monde sait que celle-ci n'est complète qu'après la mort : on dit qu'une hémorrhagie est passive, lorsque cette propriété vitale est diminuée, et non abolie ; c'est ainsi que *Bichat* l'a écrit, c'est de cette manière qu'on doit l'entendre. Pourquoi ne pas vouloir qu'une hémorrhagie puisse arriver dans cette circonstance ? la tonicité des capillaires est diminuée, il est vrai ; mais, d'autre part, la sensibilité propre des exhalans, en vertu de laquelle ils repoussaient le sang dans l'état sain, est aussi presque nulle; d'où l'on peut croire à la possibilité d'une exhalation sanguine, et cela sans irritation des capillaires ; car je ne donne point ce nom au reste de tonicité qui préside encore à la circulation. Dans cette variété des hémorrhagies, l'usage des révulsifs seulement, et sans l'aide des toniques, ne fera jamais, quoi qu'en dise M. *Broussais*, disparaître le flux sanguin : c'est aussi dans l'emploi de ces derniers médicamens, administrés par plusieurs médecins avec tant de succès dans les hémorrhagies passives, que je juge qu'elles ont effectivement ce caractère. Pourquoi ne pas me servir de ce dernier moyen pour constater ce que j'avance ? L'auteur de la nouvelle Doctrine médicale avait bien prévu qu'on ne le négligerait point pour établir l'existence des hémorrhagies passives; aussi a-t-il soin de vous dire que cette manière de juger du caractère des maladies d'après les propriétés des médicamens employés pour les combattre est fausse et erronée. Mais pourquoi dit-il dans une autre partie de son ouvrage : « Je prouve que la fièvre adynamique n'est point une fièvre essentielle, mais qu'elle dépend toujours d'une phlogose de la membrane muqueuse de l'estomac ou des intestins ; je le prouve, parce que l'application de sangsues et un traitement débilitant font disparaître tous les symptômes d'adynamie qui accompagnent ces sortes d'inflammations. »

Je le demande à M. *Broussais*, n'est-ce point là juger du caractère d'une maladie d'après les propriétés accordées à des substances médicamenteuses ? Il est impossible de se contredire plus ouvertement.

Quoi qu'il en soit de toutes ces théories, je ne crois pas devoir m'y arrêter davantage : tant qu'elles ne seront point le résultat d'un grand nombre de faits bien observés, elles me paraîtront plus que dangereuses. A notre âge on n'est que trop porté à se laisser séduire par ces doctrines brillantes, qui, réduisant à une ou deux classes toutes les maladies connues, semblent faciliter l'étude de la médecine, et tendent à éloigner les jeunes médecins de la méditation des anciens.

Je ne finirai point ces considérations générales sans dire quelque chose des inégales répartitions de la sensibilité organique qui ont lieu dans les pneumorrhagies ; en effet, l'on peut voir des pneumorrhagies passives, sans que pour cela l'individu qui en est attaqué présente les signes d'une débilité générale. N'a-t-on pas vu des personnes qui, ayant le physique le plus satisfaisant, expectorer cependant, sans éprouver de phénomènes précurseurs, une quantité plus ou moins considérable de sang ? ici, pendant que toutes les autres parties de l'économie jouissent de la vie au plus haut degré, les exhalans pulmonaires, presque semblables à des tubes inertes, laissent passer des liquides qu'ils repoussaient dans l'état naturel. Il en est de même pour les pneumorrhagies actives ; elles ne se montrent pas toujours chez des personnes pléthoriques et fortement constituées ; mais le plus souvent elles sont dues à une irritation fixée sur l'organe pulmonaire : ce développement morbifique des forces vitales des poumons contraste alors singulièrement avec l'état de faiblesse que présentent les autres parties du corps. J'ai vu, il y a deux ans, à l'hôpital de la Charité, un de ces malheureux qui sont employés dans les fabriques où l'on prépare des acides minéraux ; il éprouvait dans la poitrine un sentiment de chaleur et d'érosion qui le faisait cruellement souffrir ; il crachait abondamment le sang ;

eh bien ! il était d'une faiblesse très-marquée ; il m'assura qu'il n'avait jamais été beaucoup plus fort ; plusieurs ulcères atoniques qu'il portait à la jambe gauche me persuadèrent qu'il ne m'en imposait point. D'après les généralités que je viens d'exposer, il n'est pas difficile de voir, si toutefois on n'est point imbu d'une opinion exclusive, que les pneumorrhagies ne sont pas toujours précédées des mêmes phénomènes ; qu'elles ne sont pas accompagnées chaque fois des mêmes symptômes ; qu'elles doivent être différentes selon les personnes qui en sont atteintes et les causes qui les ont produites, et que par conséquent les moyens curatifs doivent également varier entre eux.

HISTOIRES PARTICULIÈRES.

Pneumorrhagies constitutionnelles.

Cette première espèce de pneumorrhagie est sans contredit la plus dangereuse ; elle arrive très-souvent chez les personnes nées de parens phthisiques, ou chez qui la poitrine est vicieusement conformée. Les causes les plus légères, et qui, chez d'autres individus, ne produiraient aucun effet, suffisent ici pour causer des pneumorrhagies très-rebelles : elles n'offrent presque jamais le caractère passif; mais une irritation très-vive semble se fixer pendant toute leur durée sur les poumons.

HISTOIRE PREMIÈRE.

Un de mes amis, M. P..., âgé de vingt-trois ans, étudiant en médecine, né de parens sujets aux crachemens de sang, avait joui d'une assez bonne santé jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; mais, à cette époque, son corps prit un accroissement considérable ; sa poitrine, qui était auparavant assez bien conformée, parut se rétrécir considérablement ; dès lors sa respiration devint plus gênée,

et une course un peu longue le jetait dans une anxiété très-marquée. Doué d'un tempérament qu'on pourrait appeler sanguin-nerveux, et d'une excitabilité extrême, les passions les plus douces venaient se peindre avec force sur sa figure. Il ne tarda point, en sortant du lycée, à devenir éperdument amoureux d'une jeune demoiselle, fille d'un ami de son père. Les parens ne voulant pas les unir avant que le jeune homme eût un état, celui-ci se décida à étudier en médecine. Mais la veille de son départ, agitation extraordinaire; il craint que le père de son amante ne lui manque de parole : bientôt, palpitations, gêne dans la respiration; il rend, après de légères douleurs dans la poitrine et un sentiment de picotement à la gorge, quelques cuillerées d'un sang vermeil; il y eut à peine de la toux. Peu occupé de son accident, il part, et l'hémorrhagie ne se renouvelle pas, quoiqu'il fît environ cent-cinquante lieues en voiture, mangeant et buvant indistinctement comme les autres voyageurs. Arrivé dans la capitale, il se livra avec fureur à l'étude, passant quelquefois cinq heures par jours dans les amphithéâtres, suivant très-régulièrement les cours, et ne quittant ceux-ci que pour se retirer dans sa chambre, où, courbé sur une table, il poussait ses études très-avant dans la nuit. C'est en vain que, lui représentant les dangers qu'un pareil genre de vie entraîne avec lui, je voulus lui persuader de se donner un peu de relâche; rien ne fut capable de l'arrêter. Dans l'automne de 1817, il reçut une lettre de son père qui parut lui causer beaucoup de chagrin; il perdit alors sa gaîté, devint rêveur, fuyant ses amis les plus chers; il maigrit considérablement en peu de temps, sa respiration fut plus gênée, une légère toux ne le quitta plus, et elle amenait toujours un peu de sang : sa figure était pâle, ses lèvres décolorées; ses yeux, jadis si vifs, si pétillans, étaient caves, et peignaient un homme atteint d'une mélancolie affreuse. Sa faiblesse augmentant par ses pneumorrhagies habituelles, je voyais sa perte prochaine. Tout à coup il apprend que son père, l'engageant à presser son départ, promettait de l'unir à son amante;

mais il n'était plus temps! Cet incident, tout en paraissant lui donner de nouvelles forces, ne manqua pas d'accélérer sa fin; son pouls devint un peu plus plein, sa face se colora, ses yeux semblaient reprendre leur éclat, sa peau était plus chaude, il nous souriait à tous, et nous vantait déjà le plaisir qu'il aurait de revoir sa maîtresse. Mais, hélas! mon infortuné ami ne voyait pas que cette apparence de bien-être était le dernier effort de la nature expirante. Bientôt tout changea; refroidissement des extrémités, pâleur de la face, pouls à peine sensible, anxiété insupportable, toux déchirante, suivie d'une énorme expectoration de sang. Cette pneumorrhagie fut la dernière, et il ne tarda pas à s'éteindre.

Je ferai remarquer que pendant le cours de sa maladie les déjections furent à peine troublées : les digestions se faisaient assez bien; mais il mangeait très-peu vers la fin de cette terrible affection : la toux n'était pas très-forte; mais elle devenait intolérable lorsque la pneumorrhagie devait avoir lieu; il semblait que le parenchyme des poumons se dilacérait. Il ne fit aucun traitement méthodique, et tout se borna à l'application de quelques sangsues et à quelques saignées légères, lorsque l'étouffement devenait plus considérable.

HISTOIRE DEUXIÈME.

D'une taille très-élevée, d'un embonpoint peu considérable, et ayant la poitrine très-mal conformée, accident qu'il avait de commun avec ses sœurs, quoique leurs parens n'aient jamais présenté le moindre signe qui pût indiquer une prédisposition à la phthisie pulmonaire, Adolphe M... entra en pharmacie à l'âge de dix-sept ans. Se croyant assez fort pour tout braver, il ne se ménagea aucunement; l'étude, le vin et les femmes furent ses principales occupations jusqu'à l'âge de vingt ans. Ces excès altérèrent puissamment sa santé; ses poumons, déjà le siége de fréquentes irritations, exhalèrent une grande quantité d'un sang écumeux, un

jour que ce jeune homme voulut pulvériser de l'euphorbe; cette perte de sang fut précédée et suivie de toux, ainsi que d'une grande difficulté de respirer ; cette toux, devenant très-fatigante, il se soumit à un régime composé de substances végétales, et dont le lait faisait la base principale. La toux cessa bientôt, et il parut reprendre de nouvelles forces. Trop confiant alors, et croyant pouvoir s'adonner à ses anciens plaisirs, il se livra de nouveau à tous les excès possibles; passant des nuits entières dans des endroits publics, se gorgeant de liqueurs et de boissons échauffantes, il ne tarda point à être puni de sa témérité; sa toux revint avec plus d'intensité que jamais; des douleurs déchirantes de poitrine, accompagnées d'un crachement de sang, rendirent ses nuits fort mauvaises. Il voulut alors recourir au régime qui la première fois lui avait sauvé la vie, mais ce fut envain. Des sueurs nocturnes, une fièvre continue, avec des redoublemens le soir; une toux fatigante qui amenait des crachats purulens, et quelquefois du sang pur, ne laissèrent aucun espoir aux médecins, et la phthisie ne tarda pas à terminer ses souffrances. J'appris, quelques mois après sa mort, que la plus jeune de ses sœurs était attaquée de la même affection, malgré la vie la plus régulière.

HISTOIRE TROISIÈME.

Agé de vingt-deux à vingt-trois ans, d'une taille moyenne, faiblement constitué, et ayant la poitrine très-étroite, M. G... n'avait éprouvé jusqu'à l'âge de vingt-deux ans que de légères incommodités. S'adonnant avec ardeur à l'étude, il se distingua dans tous ses cours de la manière la plus brillante. Pendant les premiers jours du printemps de 1818, il passait assidument ses soirées dans les cabinets littéraires : ces endroits, où il fait ordinairement très-chaud, et où on ne respire qu'un air plus ou moins chargé de molécules animales putréfiées, couvrent ceux qui les fréquentent d'un bain de vapeurs, ce qui les rend très-aptes à être atteints de catarrhes

pulmonaires et de pneumorrhagies lorsqu'ils s'exposent ensuite au froid. M. G... ne tarda pas à en donner un triste exemple. Sortant un dimanche plus tard que de coutume de son cabinet d'étude, la soirée était très-fraîche; il ressentit en rentrant chez lui un léger sentiment de picotement à la gorge; cette démangeaison excita quelques quintes de toux qui firent rendre à ce jeune homme plusieurs cuillerées d'un sang vermeil et très-écumeux. Effrayé à la vue de son sang, il pria un de ses camarades d'aller au plus vite chercher un médecin. Celui-ci vint chez moi, et m'engagea à m'y rendre. J'arrive à minuit, et je trouve le jeune malade accablé de son accident; je mis tout en usage pour le rassurer, lui protestant que cela n'aurait aucune suite fâcheuse. Sa face était très-animée, ses pommettes fortement colorées; le refroidissement des extrémités, qui survient ordinairement avant l'expectoration du sang, avait à peine été marqué chez lui; son pouls était plein et un peu rebondissant. Ce caractère du pouls m'épouvanta beaucoup. Sortant, depuis quelques heures seulement, de lire l'ouvrage de *Bordeu* sur les différentes nuances que peuvent offrir les battemens de l'artère, selon les divers organes affectés, je crus reconnaître ici le pouls que ce médecin annonce comme précurseur des hémorrhagies pulmonaires. Je fis part de mes craintes au jeune homme qui devait passer la nuit près du malade; et, après avoir prescrit une boisson légèrement mucilagineuse édulcorée avec le sirop de violette, la position horizontale et le silence le plus absolu, je me retirai. Mon intention était bien de lui tirer quelques palettes de sang; mais j'étais venu à la hâte, et sans me munir d'instrumens. Le lendemain, je m'y rendis de grand matin; l'hémorrhagie avait récidivé, et avait été précédée d'un sentiment de bouillonnement derrière le sternum. Trouvant son état très-alarmant, je conseillai d'aller querir M. le professeur *Chaussier:* il arriva bientôt. Après l'avoir questionné, il lui fit faire une légère saignée; ce qui le soulagea beaucoup. Quelques jours après, retour de la pneumorrhagie, à la suite d'une conversation tenue par le malade avec ses

amis; application d'un vésicatoire sur le côté douloureux de la poitrine, bouillons et boissons mucilagineuses); peu à peu tous les symptômes cédèrent, surtout après qu'on eut établi un cautère au bras. Il retourna dans son pays, selon le conseil de M. le professeur *Chaussier*. Pendant trois mois tout alla très-bien; mais s'étant un jour fatigué plus que de coutume, surtout des bras, la pneumorrhagie est revenue. Je l'ai revu peu de temps après; il était assez bien portant, mais il a été obligé de fermer son cautère, vu la gêne qu'il lui causait. Je crains bien qu'il n'ait agi un peu imprudemment en fermant son exutoire; au surplus, nul plus que lui n'a besoin d'observer aussi rigoureusement les lois de l'hygiène s'il veut conserver sa santé.

HISTOIRE QUATRIÈME.

Senator temperamento sanguineo præditus qui annos natus 26, *cum sponsâ suâ matrimonium iniit. In ipso convivio nuptiali choreis potuique non parcitur; hilariter et læto animo omnia peraguntur, finitâque hæc festivitate Neomagus, accubitum it cum novâ nuptâ; jungitur complexu venereo, et fruitur reciprocis amoribus. Ast heu! quantis casibus humana omnia vertuntur! quàmque nullum hujus vitæ gaudium firmis nititur radicibus! Anchoris qui jam suavissimæ conjugis fultus extra quamlibet telorum jactum esse videbatur, vix duarum horarum cœperat somnum, cum ex improviso à tussi molestâ expergefactus, parùm deesset quin ipsam cum sanguine eructaret animam, cujus tantam rejecit copiam, ut toto cubiculo liquor vitalis perflueret. Tam tristi nova uxor conterrita spectaculo, medici urget adventum, qui quoque in curatione haud frustrà desudans ægrotum brevi meliori restituit sanitatis vigori. Fatetur tunc ille se jam à decimo quarto ætatis anno in hoc usque tempus sæpiùs hæmoptysi laborasse, quæ sanguinis rejectatio posteà quot annis bis instante ut plurimùm æquinoctiorum tempore, quanquam ille exactam diætæ normam observaret, certisque temporibus venæ sectiones aliaque ad prophylaxin hujus morbi fa-*

cientia neutiquàm negligeret, constanter rediit, undè etiam medicamenta à celebrioribus medicis ipsi aliàs præscripta quolibet mense martio et septembri in promptu habebat, ut morbo consueto in scenam prodeunte, sine morâ iis uti posset. Anno 1674, *primâ vice ad ipsum vocatus, non sine stupore sanguinem cujus ad minimum* 3 *vel* 4 *libras civiles diei naturalis spatio ejecerat (meis vidi oculis), continebat sputum cruentum ut plurimùm, quamquàm parciùs semper in fine, ad octavum usque diem, quo tamen tempore ad subsequens æquinoctium ab omni novo insultu manebat liber. Ego tùm tempore tanquàm junior medicus de hoc ægroto cum* B. D. Conerdingio, *archiatro quondàm sereniss. duc. Brunsw. celeberrimo sedulò communicavi, qui præstantioribus affatim suppeditariis remediis solicitè inculcabat à subitaneâ criseos hujus suppressione cavendum esse, ne, quod facilè fieri posset, in deterius rueret morbus. Quod monitum apud me, qui non præcipitanter, sed summâ cum circumspicientiâ, ægrotis meis medicinam facere soleo, facilè locum invenit, idque eò magis, cùm non semel statis temporibus, quibus aliàs hic morbus, ut Antæus quidam, virescere ac resurgere conspiciebatur. Nostrum senatorem concitatorio pulsu, siti continuo, æstu febrili, aliisque symptomatibus vexatum in summis anxietatibus versari deprehenderem, quæ non priusquàm rivulus quasi sanguinis ex pulmonibus et ore denuò prorumperet, evanuêre. Ut autem quæ dicenda restant brevibus expediam, quovis semestri spatio hoc malum recruduit, suamque periodum ad ipsum usque vitæ finem, qui viro pio, cordato et longævitate aliàs non indigno, occasione febris cujusdam continuæ anno* 1679 *obtigit, postquàm ut minimùm* 26 *annos in matrimonio,* 40 *verò periodicâ hâcce hæmoptysi detentus vixisset. Interim illis intervallis quibus ab hoste suo intactus relinquebatur, omnibus numeris sanus visus, pluriumque liberorum parens factus est, quorum aliquot adhùc vitali fruentes aurâ, de chronico hocce parentis morbo testari possunt.* (J. Pet. Albertus, Eph. curios. nat. ann. 5).

Mon intention n'est point de commenter cette observation;

je l'ai rapportée pour faire voir combien les pneumorrhagies tendent à devenir périodiques, la tendance qu'elles ont à se manifester aux équinoxes, le peu de dangers qui les accompagne quelquefois malgré une perte considérable de sang, leur résistance à tous les moyens curatifs, résistance qui, dans ce cas, me paraît salutaire ; car je ne doute point que, si on était parvenu à arrêter plutôt cette pneumorrhagie constitutionnelle, la fin de la personne n'eût été accélérée.

Les trois premières histoires que j'ai rapportées, et qui me sont particulières, ainsi que cette dernière, puisée dans les Ephémérides des curieux de la nature, suffiront, je pense, pour distinguer les pneumorrhagies constitutionnelles de celles qui ne le sont pas; l'importance de cette distinction pour établir un juste prognostic est trop bien sentie, pour que je doive m'y arrêter davantage.

Pneumorrhagies accidentelles, actives.

Je passe maintenant aux pneumorrhagies qui arrivent accidentellement. Quoiqu'elles puissent devenir quelquefois mortelles, soit par elles-mêmes, ou bien en produisant d'autres maladies, cependant elles offrent beaucoup plus de prise aux moyens curatifs. Parmi ces pneumorrhagies accidentelles, j'en présenterai deux exemples qui ont manifesté un caractère passif bien marqué.

HISTOIRE PREMIÈRE.

M. *Letourn*, âgé de vingt-cinq ans, ex-secrétaire du général L..., entré depuis comme écrivain dans une maison de commerce, jouissait de la santé la plus satisfaisante et de la constitution la plus robuste; il expectorait cependant depuis quelques années des crachats sanglans, mais ils étaient très-rares, et il n'en était nullement incommodé; il attribuait ces légères pneumorrhagies à la position qu'il était obligé de prendre en écrivant. Après des travaux de cabinet très-opiniâtres, M. *Letourn* passait souvent une partie

des nuits dans des bals particuliers où la bonne chère n'était point oubliée. Pendant l'hiver de 1819, il assista à une de ces fêtes nocturnes, et s'y livra avec fureur à la danse, ne la quittant que pour se mettre à une table où toutes les liqueurs spiritueuses étaient prodiguées. Presque baigné par la sueur, il s'exposa à un courant d'air très froid, puis il alla se coucher. La nuit fut très-agitée; à peine gouta-t-il un instant de sommeil. Le matin, fièvre légère, céphalalgie assez intense, soif très-vive, inappétence. Bientôt frissons vagues, refroidissement des extrémités, voix altérée, picotemens vers la partie supérieure du larynx, oppression considérable, sentiment de bouillonnement dans la poitrine, toux et expectoration de sang; le malade en rendit à peu près trois pintes. Le médecin arrive : croyant reconnaître un embarras gastrique, il ordonne deux grains de tartre stibié. M. *Letourn* fit de vains efforts pour vomir; il ne rendit que quelques mucosités sanguinolentes, tant par la bouche que par les selles qui eurent lieu après la prise de l'émétique, et la pneumorrhagie se renouvela; elle revint ainsi quinze fois pendant un mois et demi environ : le malade m'a dit avoir perdu, pendant ce temps neuf à dix livres de sang. Les sangsues et les boissons délayantes furent employées sans succès. Transporté à la Charité, je l'examinai attentivement : sa poitrine me parut très-bien conformée, et malgré la diète à laquelle il était assujetti depuis le commencement de sa maladie, il présentait encore un aspect athlétique; sa figure était très-colorée, son pouls un peu fébrile, sa respiration gênée, le sommeil assez paisible, et l'appétit des plus vifs. Une saignée de dix onces fut pratiquée; elle produisit un soulagement marqué; le sang disparut peu à peu des crachats; un régime légèrement nourrissant fut suivi très-exactement par le malade, et le bien-être alla en augmentant. Au moment où je rédige cette observation, M. *Letourn* se trouve très-bien; le sommeil est tout-à-fait revenu; et je ne doute point que le séjour de la campagne, où il va se rendre, ne lui procure une guérison complète. (Hôpital de la Charité.)

HISTOIRE DEUXIÈME.

François Perd, âgé de vingt-trois ans, né de parens très-sains, et lui-même fortement constitué, n'avait jamais été malade ; livré dès ses premières années aux travaux les plus rudes de la campagne, il les supportait sans peine. Se trouvant un dimanche à une fête villageoise, une rixe survint entre les jeunes gens : aussitôt le combat s'engage, et François Perd., accablé par le nombre, ne tarda point à succomber et à être foulé par ses adversaires ; il reçut plusieurs coups sur la poitrine et sur l'abdomen. Rentré chez lui, il éprouva bientôt des douleurs atroces derrière le sternum ; une toux violente se déclara, et fut suivie d'une abondante expectoration de sang. Une fièvre assez forte, des sueurs copieuses et générales, un peu de gêne dans la respiration, furent les seuls symptômes qui accompagnèrent la pneumorrhagie. Le repos et quelques boissons acidulées suffirent pour tout calmer. Le troisième jour, le malade toussa quelques minutes avec force, et rendit par la bouche un caillot de sang assez gros. Dès-lors la maladie alla toujours en diminuant, et ce jeune homme put reprendre son travail. Mais depuis six ans, la pneumorrhagie revient à chaque équinoxe du printemps ; l'attaque dure trois ou quatre jours, quelquefois davantage, et tout se calme bientôt au moyen de la diète. L'accès passé, il ne se gêne aucunement sur le choix des alimens et des boissons. Aujourd'hui, 19 avril 1819, j'ai été témoin du retour de la pneumorrhagie ; une saignée de dix onces a été faite, et tous les symptômes ont disparu. Il a à peine perdu de son embonpoint depuis la première époque de sa maladie. (Hôpital de la Charité.)

HISTOIRE TROISIÈME.

Madame R..., âgée de trente-trois ans, devint enceinte pour la sixième fois, dans le courant de 1818 ; accouchée heureusement :

tout paraissait aller pour le mieux, lorsque le second jour les lochies coulèrent avec beaucoup de peine, quoiqu'elle n'eût rien fait pour les arrêter. Ressentant alors de vives douleurs dans la région lombaire, on lui administra, par le conseil de quelques commères qui se trouvaient près d'elle, un breuvage composé de vin chaud, dans lequel on avait fait infuser plusieurs aromates. Croyant trouver un soulagement prompt dans cette boisson, elle l'avala avec avidité; quelques gouttes se glissèrent dans la trachée-artère et occasionnèrent une toux qui la fatigua beaucoup; elle expectora alors une très-petite quantité de sang. Les choses paraissaient se calmer un peu, mais, plusieurs heures après, pesanteur derrière le sternum, sentiment de bouillonnement dans la poitrine, refroidissement des extrémités, expectoration d'un sang vermeil en abondance; les lochies ne continuèrent pas moins de couler. Le médecin, appelé, débuta par écarter toutes les femmes qui étaient présentes, et qui voulaient encore administrer quelques drogues de leur façon; puis il ordonna le repos le plus absolu et d'abondantes boissons sucrées. La femme se portait déjà beaucoup mieux; à peine existait-il de la fièvre. Trois jours après cette première expectoration de sang, un spectacle affreux se présenta à ses regards: un malheureux se précipite d'un troisième étage, et d'horribles mutilations sont les suites de cette chute! Epouvantée de ce qu'elle voyait, sa tête, me dit-elle, sembla se perdre; à peine de retour chez elle, elle éprouve des palpitations inquiétantes, une très-grande difficulté dans la respiration, et bientôt le sang est rendu par flots. Malgré la médiocrité de sa fortune, elle ne négligea rien pour sa guérison. Depuis sa dernière pneumorrhagie, elle était d'une faiblesse alarmante; une toux légère ne la quittait point, la difficulté de respirer existait toujours: on lui administra un grand nombre de substances dont elle ne put m'indiquer les noms. Les choses parurent aller mieux pendant quelques mois; mais, inquiète sur le sort de six enfans, dépensant tous les jours pour son traitement ce qu'elle avait gagné pendant plusieurs années de travail, elle voulut reprendre celui-ci; son mal

augmenta presque aussitôt. Transportée à la Charité, la phthisie pulmonaire ne tarda point à se manifester, et tout porte à croire que cette femme estimable en sera la victime.(Hôp. de la Charité.)

HISTOIRE QUATRIÉME.

François Béville, âgé de vingt-un ans, doué d'un tempérament sanguin et d'une bonne constitution, fut attaqué d'une pleurésie il y a sept ans. Cette maladie, bien traitée, fut parfaitement guérie, et depuis cette époque il ne cessa de jouir d'une bonne santé ; seulement il était sujet à de fréquentes et d'abondantes épistaxis, qui ont cessé à l'invasion de la maladie, laquelle remonte à trois mois. Il fit alors un effort pour soutenir une pièce de vin, à la suite duquel il éprouva un sentiment de gêne derrière le sternum. Le lendemain il fait une chute sur un escalier, et glisse une vingtaine de marches sur le dos : la gêne de la respiration augmenta considérablement; il ressentit un sentiment de chaleur et de bouillonnement dans la poitrine ; de l'ardeur dans la gorge, et un goût de sang dans la bouche ; une toux violente se déclara, et elle fut bientôt suivie de l'expulsion d'un sang rouge et écumeux ; il en rendit ainsi plein un demi-litre. Pendant sept jours consécutifs la même quantité fut expectorée, et toujours avec toux. Dans les intervalles, l'expectoration était seulement sanguinolente. Une fièvre avec des exacerbations irrégulières, la dyspnée et la toux, le fatiguaient extrêmement. On lui prescrivit une quantité abondante d'eau gommée et miellée. Le huitième jour on lui appliqua douze sangsues à l'anus, et on entretint l'écoulement par un bain de siége, jusqu'à défaillance. Depuis ce moment, les crachats furent seulement teints de sang, qui disparut peu à peu au bout d'un mois.

Cependant la respiration était encore gênée, et depuis la cessation de l'hémorrhagie il éprouvait une pesanteur de tête habituelle, des étourdissemens et des palpitations. Ces derniers symptômes disparurent également ; mais la pneumorrhagie récidiva, sans que Béville eût rien fait pour occasionner cette rechute. Il rendit cette

fois une quantité de sang beaucoup plus considérable que la première; ensuite les crachats reparurent en abondance, et toujours teints de sang. Trois jours étaient à peine écoulés, lorsque le sang recommença à être expectoré par flots. Cette expectoration fut accompagnée de crampes violentes, qui se firent sentir dans la jambe droite. Depuis cette époque, ce membre est resté faible et engourdi.

Le lendemain de la dernière attaque (4 novembre 1818), Béville entra à la Charité. Les crachats n'étaient parsemés que de quelques stries de sang. On lui fit une saignée de dix onces, et on lui prescrivit des boissons mucilagineuses en très-grande quantité. Le six, sueurs très-abondantes à la face et à la poitrine; physionomie tranquille, qui paraît annoncer la santé; légères souffrances derrière le sternum; sentiment de chaleur et de gêne dans la poitrine, qui arrête la respiration; toux assez fréquente, incommodant beaucoup le malade; elle avait lieu surtout pendant la nuit; expectoration muqueuse, blanchâtre, chaude, teinte légèrement de sang; pouls fort, un peu dur. (Nouvelle saignée de dix onces.) Le 7, toux violente pendant la nuit; sang très-écumeux, expectoré, mêlé de mucosités; face rouge, animée; pouls plein, très-fréquent. (Saignée de douze onces, bouillon de veau.) Du 8 au 15, le malade a été saigné cinq fois : la toux n'a point cessé de se montrer, surtout la nuit; les sueurs sont très-abondantes; le pouls fort, un peu fébrile; la respiration très-gênée; il rend encore du sang assez abondamment à chaque quinte de toux. Afin de diminuer l'irritation pulmonaire, des sinapismes sont appliqués aux cuisses et aux pieds.

Du 15 au 17, la toux est très-forte, le pouls fébrile, les crachats suspects, les sueurs nocturnes abondantes, et tout fait craindre une dégénération tuberculeuse. (Hôp. de la Charité.)

Pneumorrhagies passives accidentelles.

HISTOIRE PREMIÈRE.

Madame L. . ., âgée de vingt-neuf ans, d'un tempérament nerveux, ayant la poitrine très-bien développée, mais qui présentait

une légère saillie formée par la septième vraie côte gauche, dont la partie cartilagineuse qui s'attache au sternum semblait se détacher de celui-ci pour former cette inégalité, vint à la Charité pour se faire traiter d'une leucorrhée. L'interrogeant sur les maladies qu'elle avait éprouvées antérieurement, elle m'apprit les particularités suivantes :

Née de parens très-sains, elle avait été réglée à l'âge de treize ans ; ses menstrues se montraient chaque mois avec assez de régularité, seulement la quantité de sang qu'elle perdait était plus ou moins considérable. Parvenue à l'âge de seize ans, elle épousa un homme dont elle était bien loin de connaître le vrai caractère. Sous une figure assez heureuse, cet individu cachait le cœur le plus dépravé ; libertin et brutal à l'excès, il fit souffrir mille maux à sa jeune compagne. Bientôt une mélancolie profonde s'empara d'elle ; une fausse couche qu'elle fit sept mois après son mariage, et qui fut suivie d'une perte abondante, augmenta encore son chagrin : elle perdit en peu de temps son embonpoint, et devint d'une faiblesse considérable ; ses jambes s'infiltrèrent, et tout son corps parut œdémateux ; elle ne rendait plus par la vulve qu'un sang aqueux et peu élaboré. Quoiqu'elle mangeât encore avec plaisir, cependant les digestions étaient très-incomplètes, et elle avait à la suite de ses repas des rapports d'une fétidité extrême. Peu à peu ses nuits devinrent plus mauvaises que de coutume, sa respiration fut très-gênée ; de légères quintes de toux compliquèrent bientôt cet état alarmant. Cette toux amena au bout de quelques jours un sang qu'elle compare à celui qu'elle rendait par la vulve (1) ; et quoi-

(1) Cette couleur particulière du sang, son peu de densité, dénotent, selon moi, une débilité profonde de tous les solides, et du système capillaire en particulier. C'est sous cet aspect que le sang se présente dans la chlorose, l'anémie, et autres affections dans lesquelles les toniques et les ferrugineux obtiennent des succès très-marqués. Sans craindre d'être taxé de solidisme, on peut, je crois, reconnaître l'influence puissante des solides sur les fluides. *Bordeu* a mis cette

qu'elle le garda quelquefois deux ou trois heures dans un vase, il ne se prenait jamais en caillot. Après qu'elle avait ainsi rendu quelques verres de ce liquide, elle se sentait la poitrine plus soulagée et respirait plus aisément. Elle expectora ainsi du sang pendant deux mois; le plus souvent, et surtout vers la fin, ce fluide sortait sans être précédé de refroidissement aux extrémités, de toux et des autres symptômes qui ont coutume d'accompagner les pneumorrhagies actives.

---

vérité hors de doute en disant que le sang fait corps avec les solides. D'ailleurs, avant que cette chaire coulante soit changée en parties solides, ne reçoit-elle pas des dernières extrémités vasculaires toutes les modifications nécessaires pour éprouver ce changement ? et ces modifications ne sont-elles pas différentes selon la sensibilité des diverses parties où ce fluide se présente ? Qui pourra nier après cela que le sang ne sera pas plus ou moins élaboré selon que, les réseaux vasculaires qui viennent s'identifier avec tous les organes, jouiront eux-mêmes d'une plus ou moins grande vitalité ? Comparez le sang épais, vermeil, d'un homme robuste, et dont le système sanguin jouit de la vie au plus haut degré, avec le sang aqueux, décoloré, d'une femme chlorotique, dont la circulation languissante est à peine perceptible, vous serez bientôt convaincu de cette assertion. Mais une preuve bien frappante de ce que je viens de dire, est celle-ci : tirez du sang à un épileptique, une heure avant son accès; ouvrez-lui de nouveau la veine quelques minutes après que celui-ci a eu lieu, vous trouverez que le sang est bien plus épais, plus foncé en couleur dans le dernier cas que dans le premier. D'où vient cette différence ? Je crois que l'on peut expliquer ce phénomène de la manière suivante : Nous savons que, dans une attaque d'épilepsie, le système nerveux est fortement excité; nous savons aussi qu'une quantité innombrable de ramuscules nerveux se répandent dans les vaisseaux artériels, et accompagnent ceux-ci jusqu'à leurs dernières ramifications. (*Non in corde solùm, ut musculo, sed in universo etiam systemate arterioso, etsi tandem in eo fibræ musculares mollissimæ et albæ fiunt, hæc vis nervosa se exerit.* Ludwig.) Est-il donc maintenant difficile de comprendre que, l'excitation se faisant sentir dans les rameaux nerveux les plus ténus, et qui viennent s'épanouir dans les tuniques des réseaux vasculaires, la tonicité ou contractilité insensible de ceux-ci soit augmentée, et que l'augmentation de cette propriété vitale, qui a une puissante influence sur l'état du sang, lui donne les qualités qu'on y remarque alors ?

Pendant le cours de ces hémorrhagies pulmonaires, les règles parurent comme de coutume, et elles coïncidèrent une fois avec une violente pneumorrhagie. La voyant réduite à cet état déplorable, ses parens se décidèrent à la prendre chez eux; là, au moyen d'un régime composé surtout de viandes rôties, en petite quantité, de vin vieux et de plusieurs médicamens amers dans lesquels le quinquina entrait principalement, elle parvint à se rétablir assez complètement. Les pneumorrhagies n'ont plus reparu, mais une leucorrhée, contre laquelle tous les remèdes ont échoué, et qui l'obligea à entrer à la Charité, en 1818, a remplacé le flux menstruel, qui ne paraît plus qu'en très-petite quantité et à des époques très-irrégulières. (Hospice de la Charité.)

HISTOIRE DEUXIÈME.

En 1669, une femme âgée de cinquante-quatre ans, fut attaquée d'une hémoptysie, qui présentait les caractères suivans. Elle rendait par la bouche un sang peu écumeux et vermeil, sans ressentir la moindre douleur dans la région thoracique. La respiration était à peine gênée, et jamais il n'y eut de toux (*sed quod singulare est, semper absque tussi*). Dix ans auparavant, cette femme avait rendu plusieurs onces de sang, de la même manière, et les médecins qui la traitèrent ne voulurent jamais croire que ce fluide vînt des poumons, parce qu'ils ne concevaient point d'hémoptysie sans toux; mais une pratique plus étendue les fit dans la suite changer de sentiment. J'employai pour la guérir les toniques astringens, joints aux légers narcotiques. (Bonnet, *Sepulchretum anatomicum.*)

Cette histoire est sans doute très-incomplète; mais, d'après le peu de symptômes exposés, on ne peut s'empêcher de reconnaître le caractère qui appartient aux pneumorrhagies passives; d'ailleurs, le traitement employé par *Bonnet* aurait eu les suites les plus fâcheuses, si l'hémorrhagie pulmonaire avait été *active*.

Pneumorrhagies succédanées.

Des sympathies réelles, mais dont les moyens nous sont inconnus, existent entre les organes génitaux et ceux de la respiration; qui n'a pas été témoin de ces anxiétés insupportables, de cette gêne dans la respiration, qui va quelquefois jusqu'à l'étouffement, lorsque la première éruption menstruelle s'établit difficilement! Doit-il paraître étonnant aux yeux des physiologistes, que l'écoulement des menstrues venant à se supprimer par une cause quelconque, le sang prenne alors une autre direction, et vienne se frayer une issue par les exhalans pulmonaires. Il en est de même des autres flux sanguins, qui sont suspendus depuis l'âge de puberté jusqu'à celui de quarante ans; c'est presque toujours des pneumorrhagies qui les remplacent. Doués alors d'une énergie supérieure à celle des autres organes de notre économie, les poumons sont à cette époque, le siége de fréquentes fluxions. Supprimez, dans cette période de la vie, un exutoire, un ulcère, une éruption, vous n'avez pas à craindre de métastases pour les organes de la tête ou de l'abdomen; mais, que toute votre attention se porte sur la poitrine, c'est sur les viscères qu'elle renferme que les ravages auront lieu.

Pneumorrhagie succédant à la suppression des menstrues.

HISTOIRE PREMIÈRE.

Une fille âgée de cinquante-deux ans, née de parens sains et robustes, très-fortement constituée, d'un tempérament pléthorique sanguin, d'un caractère paisible et d'une vive sensibilité, habite l'hôpital depuis l'âge de quatorze ans; elle a joui d'une très-bonne santé jusqu'à sa seizième année, et conserve à peine le souvenir des maladies qu'elle a éprouvées dans cette période de la vie, comme

la petite vérole, la rougeole, etc. A dix-huit ans, elle eut la gale, dont elle guérit avec beaucoup de peine. A cinquante-six ans, elle fut atteinte d'une inflammation de poitrine très-intense, et depuis quelque temps elle offre les symptômes d'un catarrhe pulmonaire. Ce fut à l'âge de seize ans que se fit l'éruption des menstrues, sans difficulté et sans accident; mais à peine cette première menstruation venait-elle de paraître, qu'elle fut tout à coup supprimée par une grande frayeur suscitée par une épileptique en proie à des convulsions effrayantes. Depuis cette époque, les règles n'ont point reparu, et n'ont été remplacées par aucune espèce d'écoulement par les organes génitaux. Mais à l'époque suivante où la menstruation devait reparaître, il se manifesta une pneumorrhagie violente, précédée de douleurs vagues dans la matrice, les lombes, et autres symptômes qui annoncent souvent l'époque menstruelle. Sa durée fut de deux jours, pendant lesquels la malade expectora à peu près deux pintes de sang. Cette hémorrhagie succédanée s'est répétée depuis la seizième année jusqu'à la cinquante-huitième année, c'est-à dire pendant environ quarante-deux ans, à chaque menstruation.

Les accès étaient rapprochés par des affections morales vives; d'autres fois des circonstances opposées en retardaient l'apparition. Elle a été suspendue pendant une année entière, sans que la santé de la malade en ait été sensiblement altérée, ni que la maladie ait été remplacée par aucune autre hémorrhagie; seulement il y avait de violens maux de tête. Cette pneumorrhagie fut quelquefois compliquée d'hématémèse (symptôme de la maladie). En général, dans ce cas, les hémorrhagies pulmonaires étaient précédées et accompagnées des symptômes suivans : des pesanteurs et des douleurs plus ou moins fortes se faisaient sentir dans les lombes, la matrice, etc.; elles étaient bientôt suivies d'horripilation, de frissons erratiques dans toutes les parties du corps, de lassitudes spontanées dans les membres, d'un sentiment de chaleur et de pesanteur dans la poitrine, d'oppression, de difficulté de respirer;

la face était rouge, la céphalalgie intense. La malade sentait distinctement, dans la trachée-artère et l'origine des bronches, une sorte de picotement et de bouillonnement très-remarquables; enfin, ce symptôme amenait une toux plus ou moins vive, qui provoquait une expectoration sanguine, variable à chaque accès, mais qui se rapprochait plus ou moins de la quantité énoncée plus haut. Elle était souvent vermeille et écumeuse, d'autres fois d'une couleur noire plus ou moins intense. La durée de l'accès était le plus ordinairement d'un jour, elle ne dépassait jamais trois. Sa terminaison était promptement suivie de l'état de santé parfaite. Le retour des accès, qui, comme je l'ai dit, se manifestent à peu près à chaque époque de la menstruation, s'est montré depuis quelque temps à des intervalles plus éloignés; ils sont moins intenses, mais de plus longue durée; en sorte que la quantité de sang expectoré est toujours à peu près la même. Ainsi, à mesure que la malade avance en âge, l'affection semble prendre un caractère asthénique, résultat de l'affaiblissement graduel de la constitution. Toutes les fois que la pneumorrhagie, plus violente qu'à l'ordinaire, forçait la malade à réclamer les soins de l'art, le principal moyen curatif qu'on employait, consistait dans des saignées, secondées de boissons mucilagineuses adoucissantes. Les saignées du pied surtout, au rapport de la malade, ont été suivies de succès plus constans. Il y a trois ans, un vésicatoire appliqué à la cuisse fit cesser les accidens d'une forte attaque. Au reste, à un peu d'étouffement près qu'elle éprouve en marchant vite, cette femme jouit de la meilleure santé et de beaucoup d'embonpoint. (Hospice de la Salpêtrière.)

Pneumorrhagie succédant à la suppression des menstrues.

HISTOIRE DEUXIÈME.

Perculsa fuerat nobilis femina triginta annorum, ipso illo quo menses fluebant tempore, terrore ingenti, quo illicò substitit san-

guis, et inducta pectoris gravitas, præcordiorum anxietas, et cordis palpitatio impensa. Recurrente dein menstruâ periodo, rediit quidem stillicidium sanguinis, sed admodùm parcum præcedente pressorio et tensorio dorsi ac hypochondriorum dolore, pectoris angustiâ et gravativo in præcordiis sensu. Accessit verò etiam sanguinis à pectore per tussim ejectio, post quatriduum, sponte iterùm cessans. Quin quotiescunquè posteà utero purgata, toties per quinque vel sex dies sanguinis plus vel minùs è pulmonibus ejecit, idque per novem annos continuos; ita tamen ut cum imprægnatione factâ menses retinerentur, hæmoptisis etiam requiesceret, post partum autem mox rediret, atque etiam sub ipsâ lactatione suetâ periodo succederet. Interim nihil indè detrimenti redundavit in sanitatem, neque quidquam incommodi sensit femina; frustrà tamen ad compescendam hanc pulmonum hæmorrhagiam variorum medicorum conquisivit et consilia et auxilia (Hoff. *de sang. flux. ex pulm.*)

Pneumorrhagie succédant à une hémorrhagie nasale.

HISTOIRE TROISIÈME.

Juvenis ætatis vigesimæ quintæ, cui parentes tabis characterem impresserant, ab decimo sexto anno usque ad ætatem prædictam, vitam cum inconcussâ ferè valetudine ope hæmorrhagiæ transegit: semel enim aut bis quotidiè unciam unam aut alteram narium sanguinis effudit sub finem veris, et per totum penè æstatis curriculum : anno tamen prædicto solemnis hæc evacuatio suppressa erat, præfocata per capitis refrigerationem sanguinis exitura, cujus palindrome dolorem capitis immanem intulit per biduum, quo tempore levato capite pectoralium infarctionem persensit, per æstatem autumnum brumamque durantem, cum hæmoptysi cæterisque signis, phthisin *denominantibus, cùm venæ sectio verno tempore celebrata parùm subvenit. Elapso tandem vere subsequenti, postquàm per diem unam cephalalgia exercuerat, denuò accedente narium ube-*

riori hæmorrhagiâ, pectus ejus liberatum erat, qui jam superstes sine manifesto valetudinis dispendio (BONNET, *Tabid. theatrum.*)

Pneumorrhagie succédant au flux hémorrhoïdal.

HISTOIRE QUATRIÈME.

J'ai vu, dit *Van Swieten*, un homme de cinquante ans, d'une bonne santé, chez qui on avait supprimé un flux hémorrhoïdal auquel il était sujet deux fois l'année. Il s'aperçut d'abord que ses artères battaient avec plus de force et d'une manière étrange; bientôt après il éprouva une grande tension dans l'hypochondre gauche, qui monta jusqu'au cœur, et ensuite une hémoptysie. Quelque chose qu'on fît, on ne put jamais rétablir le flux hémorrhoïdal; au contraire, l'hémoptysie s'aggravait par les remèdes. Il mourut phthisique.

Je pourrais citer plusieurs autres histoires de pneumorrhagies succédanées. *Bordeu* rapporte un exemple semblable à celui que j'ai extrait de *Bonnet*, mais on ne put rappeler l'hémorrhagie nasale, et le jeune homme mourut phthisique. *Hoffmann* a décrit aussi plusieurs autres pneumorrhagies succédanées: une seule survint per la suppression du flux hémorrhoïdal. On a peu d'exemples d'hémorrhagies pulmonaires succédant à la rétention du flux hémorrhoïdal. Cela s'explique aisément, lorsqu'on examine à quelle époque de la vie ce dernier écoulement sanguin a lieu : c'est le plus ordinairement de quarante à soixante ans, mais alors les poumons sont bien loin de jouir de cette vitalité qu'ils avaient après la puberté; ce sont les viscères de l'abdomen qui la possèdent au plus haut degré dans cette période de la vie; c'est donc sur ceux-ci que presque toutes les lésions, tant organiques que vitales, et qui sont la suite de la suspension des écoulemens hémorrhoïdaux, devront se faire remarquer; c'est une vérité que les médecins ne doivent jamais perdre de vue. Le grand *Stahl* en a fait l'objet le plus important de ses méditations.

Pneumorrhagies critiques.

Les hémorrhagies pulmonaires critiques sont heureusement fort rares; la nature a le plus souvent choisi d'autres organes pour se débarrasser d'une quantité surabondante de sang : les épistaxis, le flux hémorrhoïdal, et les menstrues servent bien plus ordinairement de crise aux autres maladies; trop de dangers accompagnent les pneumorrhagies; et nul doute qu'elles auraient presque toujours servi à guérir des affections beaucoup moins dangereuses qu'elles-mêmes.

Plusieurs auteurs ont rapporté des exemples de ces pneumorrhagies critiques. *Huxham* a vu un gentilhomme attaqué d'une pleurésie violente pour laquelle on l'avait saigné plusieurs fois, mais inutilement. Ayant bu un pot d'eau très-froide, il rendit en toussant une grande quantité de sang, et au bout de quelques jours tous les symptômes de la pleurésie et de la pneumorrhagie disparurent. *Zacutus Luzitanus* parle d'un jeune hommme atteint d'une fièvre ardente, contre laquelle on employa en vain les saignées, les délayans, et même les purgatifs; la fièvre marchait avec la plus grande intensité, une oppression extrême menaçait à chaque instant d'étouffer le malade. Une expectoration abondante, d'un sang vermeil, fit disparaître tous les symptômes. Cette fièvre ardente se renouvela encore vers l'âge de quarante ans. Mêmes symptômes que la première fois, mêmes remèdes, et toujours vainement : la pneumorrhagie revint, et tout se termina comme il était déjà arrivé; mais l'hémorrhagie pulmonaire devint habituelle, et le malade la conserva jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, époque à laquelle il mourut d'une dysenterie.

M. le professeur *Pinel* parle aussi de péripneumonies qui sont comme périodiques chez certaines personnes, et qui se terminent par de légères pneumorrhagies. Sa Médecine clinique renferme l'histoire d'un catarrhe pulmonaire guéri par une hémorrhagie du même organe : je la rapporte ici.

M. B..., âgé de soixante ans, d'une constitution affaiblie par un vie sédentaire, d'une sensibilité exquise, et sujet à un catarrhe pulmonaire chronique, est pris, après un travail de cabinet soutenu, d'une toux légère, suivie de quelques crachats mêlés de stries de sang; pouls fort, quelques crachats rouillés. (Bains de pieds, boissons délayantes.) Le même jour, en se mettant au lit, petite toux, et expectoration de crachats sanguinolens; bientôt crachement de sang pur, rutilant et à flots; renouvellement de cette hémorrhagie toutes les deux heures. Le malade rend ainsi, pendant la nuit, plus d'une pinte de sang: lipothymie, pouls irrégulier, soubresauts des tendons. (Sinapismes à la plante des pieds, et tour à tour serviettes imbibées d'eau chaude sur les jambes, sangsues aux cuisses.) Légère diminution des symptômes. (Potion acidulée astringente.) Augmentation de l'hémorrhagie, qui devient de plus en plus alarmante. (Glace pilée et sucrée à l'intérieur; sachets de glace sur la poitrine; glace dans les mains; eau glacée sur les bras.) Cessation des accidens. Le lendemain, état plus calme; la toux et l'expectoration sanguine reparaissent, mais cessent par une application nouvelle de la glace sur la poitrine. Le 2.e jour, le matin, calme. (Vésicatoires aux cuisses.) Le soir, sur les trois heures, les accidens reparaissent: cessation par les moyens indiqués; nuit agitée, mais point d'hémorrhagie. Le 3.e, même état. (Quinquina avec sirop de coing.) La nuit suivante, sommeil calme. Le 4.e jour, crachats rouillés. (Trois bouillons.) Chaleur à la paume des mains, léger paroxysme, nuit assez tranquille. Le 5.e, crachats peu abondans; le soir, paroxysme assez fort, pouls intermittent, constipation. Le 6.e, le malade va de mieux en mieux. Le 7.e, convalescence; séjour à la campagne. Le catarrhe pulmonaire n'a plus reparu.

Pneumorrhagies symptomatiques et sympathiques.

Si je voulais traiter de toutes les pneumorrhagies symptomatiques et sympathiques, je devrais énumérer toutes les maladies connues;

car il n'en est pas une dans laquelle l'hémorrhagie pulmonaire ne puisse se montrer comme symptôme. Les fièvres essentielles, les maladies inflammatoires, les névroses et les lésions organiques, peuvent être compliquées du crachement de sang. Mais comme l'objet principal de ma dissertation est de considérer la pneumorrhagie comme maladie essentielle, je ne dirai que peu de choses de celles qui sont symptomatiques et sympathiques. Parmi les pneumorrhagies non essentielles, celle qui a été le plus souvent observée, et sur laquelle les moyens médicamenteux employés ont eu le plus de succès, est sans contredit la pneumorrhagie qui dépend d'un embarras gastrique ou intestinal, quelle que soit la nature de ce dernier. *Finck*, dans son ouvrage, *de Morbis anomalibus biliosis*, a tracé plusieurs histoires de ces hémorrhagies pulmonaires, qui disparaissaient par l'usage des évacuans.

Rœderer et *Wagler*, dans leur beau Traité de la maladie muqueuse qui régna à Goettingue, ont parlé aussi des crachemens de sang qui accompagnaient cette dernière affection. L'ipécacuanha, administré à la dose de vingt grains, était toujours suivi du plus grand succès pour arrêter l'hémorrhagie.

Dans le courant du printemps de 1819, j'ai observé à la Charité plusieurs malades atteints de légères pneumorrhagies bilieuses; toutes ont cédé au traitement évacuant. *Stoll*, dans ses Ephémérides, a tracé supérieurement le caractère des pneumorrhagies bilieuses; jamais il n'employa la saignée contre cette espèce d'hémorrhagie, et il appelait *guérison perfide* celle qu'on obtenait par ce moyen. J'ai vu, dit-il, des crachemens de sang bilieux calmés par des saignées abondantes et répétées; mais il en résultait une longue infirmité, un affaiblissement de la constitution, et des rechutes fréquentes d'hémorrhagies, si par hasard, ou par la moindre cause, la circulation du sang se trouvait accélérée. Bien plus, dans certains cas, la pneumorrhagie, au lieu de s'arrêter, ne devenait que plus abondante, produisait un épuisement de sang et un froid glacial, signe de la mort. Les vomitifs, employés dès le début de

la maladie, ont toujours réussi. *Stoll* administrait l'émétique à la dose d'un ou deux grains, et il en favorisait l'action par d'abondantes boissons.

Lorsque le malade était constipé, les lavemens apportaient alors un soulagement marqué. Il lui arriva quelquefois d'ordonner au malade de prendre l'émétique au moment même où le crachement de sang se manifestait. Il raconte à ce sujet l'anecdote suivante : « Je me rappellerai toujours, dit-il, un jeune Turc, qui depuis s'est fait chrétien ; il eut, dans le mois de juillet 1776, une fièvre bilieuse et un crachement de sang considérable. Comme je prescrivais un vomitif, et que j'insistais sur ce qu'il fallait le donner dans le moment même où l'effusion du sang avait lieu, ceux qui m'environnaient crurent que je déraisonnais; et ils attendaient l'événement avec une secrète et vive impatience, persuadés que le malade rendrait l'âme avec le sang et la bile. Qu'arriva-t-il? il ne parut pas un filet de sang, et il vomit beaucoup de bile huileuse; bientôt la maladie cessa. » (Ephémérides, 1777.)

L'illustre praticien de Vienne rapporte encore plusieurs histoires de pneumorrhagies symptomatiques et sympathiques; l'une, qu'il appelle *pneumorrhagie inflammatoire*, ne paraît être qu'une péripneumonie accompagnée d'un crachement de sang considérable. La saignée et les boissons rafraîchissantes avaient un succès marqué dans ce dernier cas.

La pneumorrhagie, qui accompagnait la péripneumonie fausse, et qui, d'après *Stoll*, disparaissait en pratiquant une légère saignée et en administrant une potion émétique, n'était sans doute qu'un crachement de sang qui survenait dans les catarrhes pulmonaires intenses, et compliqués eux-mêmes d'embarras gastrique muqueux. Les pneumorrhagies se manifestent quelquefois dans les fièvres putrides et ataxiques. *Bancq* rapporte plusieurs observations de ces fièvres compliquées de crachemens de sang ; presque toutes devinrent funestes; plusieurs malades, échappant à la fièvre, périrent

ensuite de consomption, et les autres eurent une convalescence très-longue et pleine de dangers.

Les petites véroles compliquées de ce terrible symptôme étaient, d'après *Sydenham*, presque toujours mortelles; et si le malade ne succombait point à cet accident, la variole devenait confluente.

Dans les différens traités que nous avons sur la peste et sur le scorbut, on peut remarquer que le crachement de sang qui survenait alors présentait toujours le plus grand danger.

Les vers renfermés dans le canal intestinal ont parfois occasionné des pneumorrhagies très-rebelles. *Andry* en rapporte un exemple. Dans une lettre au même médecin, l'illustre *Baglivi* lui annonce qu'il a guéri au moyen des vermifuges un gentilhomme romain atteint d'un crachement de sang qui avait résisté à tous les autres moyens employés.

Les lésions organiques du cœur, des viscères abdominaux, leurs affections spasmodiques, l'hydropisie de l'abdomen, se compliquent aussi de fréquentes pneumorrhagies. *Stoll* rapporte qu'il faisait disparaître à volonté un crachement de sang chez un hydropique, en faisant pratiquer la ponction, et celui-ci revenait sitôt que la sérosité s'était amassée de nouveau.

On ne saurait apporter trop d'attention dans la recherche des causes des pneumorrhagies symptomatiques et sympathiques. C'est en vain qu'on dirigera tous les moyens curatifs sur les poumons, si l'affection de l'organe d'où part l'irradiation funeste est méconnue. Je ne puis mieux faire, pour terminer ce que j'avais à dire sur ces maladies, que de rapporter une histoire de pneumorrhagie hépatique, tracée par l'*immortel* Baillou.

Andreo Baillæo *consulis regii filio, annos viginti nato, magna sanguinis per os rejectio : valdè pulmonibus metuitur; omni arte pulmonibus studetur; fortè fortunâ dùm hypochondria manu blandè continguntur, pulsus percipitur, ac veluti palpitatio quædam; necnon ab hypochondriis decurrentis sanguinis ad partes superiores affectantis cursus percipiebatur, ac si manu sanguis duceretur : prout*

partes superiores patebat, horror quidam excitabatur; at tùm confestim rejiciebatur è pulmonibus. Talis rejectio erat hemorrhagiæ loco, quæ juvenibus erat familiaris. Relictis tùm præsidiis, quæ pulmoni dicabant, conversum est ad hypochondria studium. Expurgatâ innumerâ colluvie, prærepta est ei rejectioni sanguinis occasio. Quod notandum valdè est. (Baillou, *opera omnia.*)

Cette pneumorrhagie hépatique, soupçonnée par *Hippocrate*, qu'*Arétée*, *Duret*, *Prosper Martian*, ont surtout bien connue, se trouve encore décrite avec beaucoup de soin par *Barthez*, nouv. Elém. de la science de l'homme; par M. *Menuret*, Recueil d'observations des hôpitaux militaires, t. 2. Voyez aussi Van-Swieten, *Comment. in aph.*, t. 4, pag. 24; Dehaen, *Ratio medendi*, t. 5, p. 470.

Prédispositions et causes occasionnelles de la Pneumorrhagie.

Parmi les causes prédisposantes l'âge tient un des premiers rangs; la coïncidence des maladies avec les différens âges n'a point échappé aux médecins les plus anciens. *Hippocrate* et *Arétée*, dans plusieurs endroits de leurs immortels ouvrages, ont eu soin de la faire remarquer. Dans l'enfance, la tête et la face sont le siége de différentes affections. Vers l'âge de puberté, les hémorrhagies nasales, les angines fréquentes, annoncent une concentration de forces vitales sur les différens organes qui sont le siége de ces fluxions. Mais l'adolescence arrive, et les viscères thoraciques sont à leur tour atteints d'une infinité de maladies, parmi lesquelles la pneumorrhagie est une des plus dangereuses et des plus fréquentes. Enfin, lorsque l'homme est arrivé à l'âge de quarante ans, et qu'il se croit à l'abri de toute affection grave, des douleurs abdominales, les inflammations, les névroses des différentes parties de l'appareil digestif, le flux hémorrhoïdal, lui annoncent que ses maux ne doivent finir qu'avec la vie. *Stahl*, dans sa Dissertation intitulée *de morbis ætatum*, a développé avec sa rare sagacité toutes les vérités que je ne fais qu'énoncer.

L'air atmosphérique, considéré dans ses qualités sensibles, peut concourir pour beaucoup à la production des pneumorrhagies : c'est ainsi que MM. *Gay-Lussac* et de *Humbold* ont démontré que la diminution de densité de l'air et sa trop grande raréfaction occasionnent une accélération marquée dans la respiration, et des hémorrhagies abondantes. Les hémorrhagies pulmonaires sont aussi souvent les suites des changemens subits qui ont lieu parfois dans l'atmosphère : *In nivium et grandinum congelatione, cœloque pluvioso hœmoptoici magis tentantur,* a dit *Bennet.* On a remarqué la même chose lorsque le vent du nord vient à souffler tout à coup.

Le mélange de l'air avec plusieurs substances gazeuses, pulvérulentes, etc., occasionne une irritation très vive dans les ramifications des bronches et dans le larynx: on fait alors de violens efforts pour tousser, et le sang sort souvent à flots. Les malheureux employés à la fabrication de l'acide muriatique (hydro-chlorique), ceux qui respirent des vapeurs arsénicales, enfin les tailleurs de pierres, les perruquiers, les meuniers et les amidonniers, sont très-exposés aux pneumorrhagies. (Ramazzini, *de morb. art.*)

Une atmosphère trop chaude, et par conséquent l'habitation des pays où la chaleur est très-considérable, ont souvent, au rapport de quelques voyageurs, produit des crachemens de sang. Les bains froids les causent aussi fréquemment : un jeune chirurgien se plongeant dans la seine, au commencement du printemps de 1818, fut attaqué presqu'au même instant d'une hémorrhagie pulmonaire énorme, dont les suites furent mortelles.

Les vêtemens dont les hommes font usage, n'ont point, comme ceux des femmes, l'inconvénient de causer cette quantité prodigieuse de maladies des poumons qu'on remarque depuis long-temps chez ce sexe : les corsets dont elles se serrent la poitrine gênent beaucoup la respiration, et sont la cause de fréquentes pneumorrhagies. J'ai vu beaucoup de demoiselles émues en lisant les phrases éloquentes de *Jean-Jacques Rousseau* contre cette mode barbare ; l'heure du bal arrivait, et l'illustre citoyen de Genève était oublié.

Chez des individus d'un tempérament sanguin, qui font peu d'exercice et qui s'adonnent avec excès aux plaisirs de la table, qui font un abus des aromates et qui s'abreuvent de liqueurs alcoholiques (1), la pneumorrhagie arrive fréquemment, surtout si ces personnes y étaient déjà disposées. L'usage des préparations salines mercurielles, l'abus des opiacés, les emménagogues, causent très-souvent des crachemens de sang. *Burgraff* a remarqué que les asperges mangées trop abondamment le renouvelaient, lorsqu'il avait déjà eu lieu. *Quarin* et *Brieude* ont vu le cerfeuil et le cresson produire le même effet. *Bordeu* prétend que les personnes qui ont la poitrine délicate ne doivent boire certaines eaux minérales qu'avec la plus grande circonspection; il rapporte dans son Traité des maladies chroniques plusieurs histoires d'hémorrhagies pulmonaires produites par les eaux de Bagnières.

Les évacuations peuvent offrir des variétés assez nombreuses sans troubler la santé; mais ordinairement, quand l'une augmente l'autre diminue, en sorte que l'équilibre général n'est point dérangé. Il n'en est pas toujours de même; car si la disproportion entre les choses prises et celles que nous devons évacuer est trop considérable, notre état est maladif, ou très-propre à contracter des maladies. Il est aisé de voir, d'après ce que je viens de dire, qu'une personne accoutumée à une évacuation de sang, soit naturelle ou

(1) *Stahl* avait dit depuis long-temps que l'abus des boissons spiritueuses est très-propre à occasionner des pneumorrhagies : « Placet hoc loco (dit-il) tan-« quàm anticipando mentionem facere, imò considerationem mandare, satis « noti illius casus ; cujus statim duo nominare possem exempla generosorum « juvenum, inter plura talia : ubi ex immoderatâ ingurgitatione vinorum gene-« rosismorum, hungaricorum, italicorum, canariensium, velut immediatè in « siccas hujus modi tusses, citò prævalescentes, et hinc phthisin etiam citò « prævalidam et lethalem ruunt : quid ita verò ? Certè alter ex his juvenibus « pandebat latiùs hanc scenam, aditum utiquè ad succedentem phthisin, quâ « intra semestres decessit, capessens ab hæmoptysi erumpente, et pro more « adstringentibus citò impugnatâ. » (Theoria medica vera, p. 755.)

artificielle, peut perdre impunément une moindre quantité de ce fluide dans un mois que dans un autre, surtout si une autre évacuation est augmentée, ou que cette personne ait diminué sa nourriture. Mais si ces pertes habituelles sont totalement arrêtées, mille maux fâcheux s'ensuivront : c'est ainsi que, dans l'adolescence surtout, l'omission d'une saignée habituelle, la suppression des menstrues, d'une hémorrhagie nasale, du flux hémorrhoïdal, seront presque toujours remplacées par des pneumorrhagies. La même chose peut arriver à la suite de la transpiration cutanée arrêtée, de la répercussion d'un exanthème, et de la cicatrisation d'un vieil ulcère.

Le sommeil trop long-temps prolongé occasionne la pléthore et prédispose par là aux pneumorrhagies. Le défaut d'exercice a le même inconvénient; mais quand celui-ci est outré, il peut avoir les suites les plus graves : on a dit que l'exercice continuel des bras causait souvent le crachement de sang. J'ai rapporté une obervation qui semble confirmer ce que plusieurs médecins ont avancé là-dessus; mais cela est bien loin d'être constant, et je ferai voir bientôt qu'on s'est même servi de ce moyen comme prophylactique chez les personnes disposées aux pneumorrhagies.

Les jeunes gens qui s'adonnent à la masturbation, ceux qui abusent des plaisirs vénériens, qui jouent des instrumens à vent ou qui font fréquemment usage de la parole, sont souvent atteintes d'hémorrhagies pulmonaires. Cicéron cracha du sang pendant très-long-temps; Molière en exhala à flots, après avoir fait de violens efforts dans *le Malade imaginaire*, et rendit presque l'âme avec le sang en prononçant le fameux *juro*. *Hoffmann* en rapporte encore plusieurs exemples, ainsi que MM. les professeurs *Baumes* et *Portal*. Les coups portés sur la poitrine, les efforts soutenus que l'on fait pour lever un fardeau peuvent occasionner aussi des hémorrhagies pulmonaires. On a cru que, dans ces derniers cas, elles survenaient par la rupture des vaisseaux capillaires; mais je suis très-porté à croire que presque toujours elles ont lieu par exhalation.

Stoll a remarqué que la pneumorrhagie attaquait plus particulièrement les tisserands, les tailleurs d'habits et les cordonniers : la position qu'ils gardent pendant toute la durée de leurs travaux en est sans doute la cause : cette flexion en avant produit aussi chez les écrivains cette fâcheuse maladie. *Ludwig* rapporte que la même cause l'occasionna chez un grand nombre d'étudians de l'université de *Leipsick*.

Les différentes passions et les travaux de l'esprit prédisposent et occasionnent quelquefois des hémorrhagies pulmonaires. Les passions débilitantes, telles que la tristesse, la jalousie, sont très-propres à produire à la longue des pneumorrhagies passives, et celles que *Brieude* appelle *nerveuses*. La joie poussée trop loin peut au contraire causer des pneumorrhagies actives. *Antigone*, au rapport de *Plutarque*, rendit abondamment du sang par la bouche, en poussant un cri de joie, après la victoire qu'il avait remportée sur les barbares.

Aux diverses causes que je viens d'énumérer on doit joindre les maladies antérieures de l'organe pulmonaire, une conformation vicieuse du thorax, et un état particulier des poumons, héréditaire ou non (1).

Je m'abstiens de parler des causes des pneumorrhagies symptomatiques et sympathiques ; ces causes sont très-nombreuses, puisque les hémorrhagies pulmonaires peuvent se présenter comme symptômes dans toutes les maladies. Je renvoie à l'endroit où j'ai traité de ces pneumorrhagies ; on y trouvera exposées les principales maladies dans lesquelles elles se manifestent (2).

---

(1) Parmi ces dispositions on peut compter celle-ci, qu'on a observée être constante à Venise. On y remarque que les enfans engendrés par un père arménien et une femme italienne, sont très-sujets aux pneumorrhagies.

(2) Plusieurs médecins ont agité la question de savoir si la pneumorrhagie arrive plus fréquemment chez les femmes que chez les hommes. On n'est pas d'accord sur ce point ; mais la majeure partie des praticiens, et qui ont souvent

DESCRIPTION GÉNÉRALE ET MARCHE DES PNEUMORRHAGIES.

PREMIÈRE VARIÉTÉ. — *Pneumorrhagies actives. Phénomènes précurseurs.*

Les phénomènes précurseurs sont très-évidens dans cette première variété, peut-on les méconnaître dans ce tableau ? face fortement colorée, bouffées de chaleur alternant avec des frissons ; palpitations violentes, pouls vif, plein et rebondissant ; distension des veines cervicales, tintemens d'oreilles, vertiges, lassitudes générales, flatuosités, douleurs dans la région lombaire, sentiment de pesanteur et d'oppression dans la poitrine, voix plus ou moins altérée, goût d'une substance salée ou douceâtre, et quelquefois de sang (1) ; mais bientôt, (sympt. des pneumorrhagies actives) pâleur de la face, qui se colore ensuite de nouveau ; refroidissement subit des extrémités, horripilation vague, sentiment d'un bouillonnement derrière le sternum ; la chaleur semble se dégager en plus grande quantité dans la poitrine ; irritation des dernières extrémités des bronches ; toux violente suivie d'une expectoration de sang plus ou moins considérable, souvent pur et vermeil, d'au-

---

observé cette maladie dans les deux sexes, pensent qu'elle attaque plus fréquemment les premières. J'ai comparé un grand nombre d'histoires tirées de plusieurs recueils, et j'ai vu que, sur soixante individus du sexe masculin atteints de pneumorrhagies, on trouvait soixante-huit femmes. Je crois que c'est principalement aux aberrations du flux menstruel et à leur extrême sensibilité qu'elles doivent cette grande quantité d'hémorrhagies pulmonaires.

(1) M. *Clerc* rapporte que deux personnes confiées à ses soins avaient pour signes avant-coureurs des hémorrhagies pulmonaires, la première un goût de boudin, et la seconde un goût d'airain. Dès que M. *Clerc* était appelé à temps, la saignée prévenait l'accident, qui arrivait constamment sans cette précaution. (Hist. naturelle de l'homme malade.)

tres fois mêlé de mucosités; respiration très-pénible. Quoique la toux se manifeste le plus souvent dans cette première variété des pneumorrhagies, elle peut cependant ne pas exister lorsque le sang sort par flots, les quintes de toux sont étouffées par la grande quantité de ce liquide, le malade ne peut que pousser des gémissemens profonds; j'ai observé plusiers fois cet horrible symptôme; il me serait impossible de retracer fidèlement ce que l'aspect et les souffrances de ces malheureux m'inspiraient alors.

Je ferai remarquer que les symptômes généraux ou sympathiques qui se manifestent avec tant d'énergie, chez des individus pléthoriques, sont bien loin de se montrer également dans d'autres pneumorrhagies actives, mais où l'irritation des poumons coïncide avec la débilité des autres parties de l'économie. Pour les symptômes locaux dont je viens de présenter la série, ils appartiennent à toutes les hémorrhagies pulmonaires constitutionnelles, accidentelles, succédanées, critiques et symptomatiques.

Dans les pneumorrhagies actives succédanées on remarque des phénomènes fort extraordinaires, et qui n'ont point échappé à la sagacité d'*Hoffmann* et de *Bennet* (1). Ce sont des douleurs plus ou moins fortes dans la partie qui était auparavant le siége du flux sanguin; la nature semble faire tous ses efforts pour le renouveler avant que la pneumorrhagie se déclare. C'est ainsi qu'une hémorrhagie pulmonaire qui succède à l'écoulement menstruel, ou qui le remplace, est précédée de tous les phénomènes qui accompagnent celui-ci; il en est de même pour celles qui tiennent lieu d'une suppression du flux hemorrhoïdal et des épistaxis.

Dans les pneumorrhagies actives critiques, certains symptômes se montrent aussi avec beaucoup plus d'intensité que dans le autres espèces. C'est ainsi qu'on remarque toujours une rougeur plus

(1) « Sanguinem menstruum in pectus effusum, et per os expulsum, nemo « medicus mirabitur, qui eundem uterum nuperrimè alluisse, et symptoma- « tibus quibus dùm profluit conflictatur uterus, luculenter detexerit. »

marquée du cou, une chaleur très-grande de cette partie, et surtout un gonflement bien manifeste des veines cervicales.

La plupart des pneumorrhagies symptomatiques sont aussi précédées et accompagnées de quelques changemens plus ou moins remarquables dans les parties primitivement affectées. Le sage *Baillou* l'ignorait-il, lorsqu'il disait, en parlant d'une hémorrhagie pulmonaire hépatique : *Dùm hypochondria manu blandè continguntur, pulsus percipitur*, etc. ?

II.e VARIÉTÉ. *Pneumorrhagies passives.*

Les phénomènes précurseurs qui se montrent avec tant d'énergie avant l'accès des pneumorrhagies actives sont absolument nuls dans cette deuxième variété. Les symptômes, tant locaux que généraux, qui accompagnent les hémorrhagies pulmonaires passives se décèlent à peine : point de frissons ; point de bouffées de chaleur ; la face pâle et quelquefois livide, un pouls faible, d'une extrême lenteur, sont des indices bien évidens du peu de réaction de forces vitales. L'étouffement et la toux ne se font jamais remarquer, ou bien ces symptômes sont à peine sensibles : au lieu d'un sang vermeil et rutilant, le malade ne rend qu'un liquide séreux, peu élaboré. D'autres fois il expectore sans effort, et par une sorte de régurgitation, un fluide noirâtre, ou quelques caillots de la même couleur. Les pneumorrhagies constitutionnelles ne revêtent presque jamais le caractère passif ; mais on le remarque dans celles qui sont accidentelles, succédanées, critiques et symptomatiques.

L'hémorrhagie pulmonaire est presque toujours sporadique. *Selle* prétend qu'elle est endémique dans certaines contrées ; elle paraît quelquefois épidémique. *Gilchrist* assure que dans un temps où la chaleur vint subitement, et était brûlante, la pneumorrhagie se montra telle. *Vacca Berlinghieri* en observa une à *Pise* en 1884, qui ne fut suivie de phthisie dans aucun sujet. Depuis le premier avril 1819, jusqu'au commencement du mois de mai de la même

année, j'ai observé que les grandes chaleurs, qui ont alterné avec un froid assez vif pendant cet intervalle, ont causé beaucoup de pneumorrhagies; et je suis très-porté à croire que cette maladie a régné épidémiquement dans plusieurs quartiers de *Paris*. Le matin, en me rendant à l'hôpital, je voyais beaucoup d'ouvriers rendre par la bouche un sang écumeux après plusieurs quintes de toux.

La pneumorrhagie tend souvent à devenir périodique. Celle qui remplace un autre flux sanguin a surtout cette propension. La durée des hémorrhagies pulmonaires diffère selon l'espèce à laquelle elles appartiennent. Celle qui est constitutionnelle dure quelquefois plusieurs années, et se change en une excrétion habituelle. La pneumorrhagie accidentelle ne dure souvent que peu de temps, et parcourt ses périodes comme toutes les maladies aiguës. (Je parle de celle qui est active.) La durée de la pneumorrhagie succédanée est presque toujours très-longue; elle n'est que passagère dans celle qui est critique. Enfin, dans les pneumorrhagies sympathiques et symptomatiques, cette durée ne peut être exactement fixée.

La pneumorrhagie peut se terminer de différentes manières: 1.° par la mort; 2.° par une autre maladie; 3.° par la santé. La première terminaison arrive assez rarement; elle a lieu lorsque le sang sort en telle abondance, qu'il épuise les forces du malade. *Ludwig* et M. *Bayle* en rapportent des exemples. M. le professeur *Baumes* parle d'une jeune femme qui mourut de cette manière. La jeune épouse du docteur *Forlenze*, célèbre oculiste, a succombé, il y a peu de temps, à une pneumorrhagie, après une quinte de toux violente. Ma dissertation renferme également un fait semblable, et dont j'ai été témoin.

La phthisie pulmonaire succède fréquemment à la pneumorrhagie, principalement à celle qui est constitutionnelle; elle arrive moins souvent dans les autres; mais aucune d'elles n'est à l'abri de cette terminaison funeste. On a vu aussi des hydropisies dangereuses survenir chez des sujets hémoptoïques, après une perte de sang considérable.

Lorsque la pneumorrhagie doit avoir une issue heureuse, cette terminaison favorable est-elle précédée de quelques mouvemens critiques (1)? *Wagner* prétend qu'une moiteur générale, formée par une humeur un peu visqueuse, est l'indice le plus certain d'une guérison radicale (2). Dans l'expectoration de sang qui arrive accidentellement, j'ai observé aussi de ces sueurs légères qui soulageaient beaucoup les malades; quelques crachats muqueux se montraient également, la respiration devenait bientôt plus facile, les sécrétions se rétablissaient, et la guérison ne tardait pas à être complète. Dans les pneumorrhagies succédanées, la crise la plus favorable, c'est le rétablissement de l'écoulement supprimé.

Lorsque l'hémorrhagie pulmonaire n'a pas été abondante, on ne remarque point cet état particulier qu'on appelle *convalescence*; le désordre a été si peu considérable, que le malade s'aperçoit à peine qu'il l'a été. Mais lorsqu'une personne a perdu une grande quantité de sang, elle reste pendant plusieurs mois dans une faiblesse assez considérable, sa susceptibilité est augmentée, et les grands ménagemens sont alors indispensables.

Les phénomènes consécutifs sont souvent une toux légère, un pouls plus vite que dans l'état ordinaire, mais surtout une dyspnée très-marquée. Il semble que les capillaires des poumons, plus développés et comme anévrismatiques, compriment les vésicules aériennes, qui, dans ce dernier cas, admettent une moins grande quantité d'air atmosphérique.

Les personnes qui ont été atteintes de pneumorrhagie sont très-sujettes à éprouver des rechutes; souvent la moindre faute dans le régime qu'elles ont adopté suffit pour les renouveler; une affection morale, un changement subit arrivé dans l'atmosphère, peuvent

---

(1) Je ne parle ici que des pneumorrhagies actives; car les crises sont imperceptibles dans celles qui sont passives.

(2) *De hæmopt. et imprimis habitual. sive phthisis. curat.*, dans le Recueil de *Haller, diss. ad morb. curat.*, t. 3.

également donner lieu à de nouveaux accès. *Bennet* prétend qu'il est possible de prédire le retour d'une pneumorrhagie par l'inspection des crachats ; il dit : *Si post cruentas excreationes sputum mucilaginosum cœruleum et leve successerit et perseveraverit, hemoptysin in junioribus aut calidioribus, recursuram denuntiat.*

Diagnostic. Tous les médecins qui ont traité de la pneumorrhagie se sont efforcés de nous faire connaître les signes qui la distinguent des autres flux sanguins avec lesquels on pourrait la confondre. Les anciens princes de la médecine, et surtout *Alexandre de Tralles*, ont fait preuve de la plus rare sagacité dans l'examen des signes et symptômes qui appartiennent à chacun d'eux. Le sang qui sort par la bouche peut venir, 1.° des gencives; 2.° de la langue; 3.° des parois internes de la bouche; 4.° du voile du palais; 5.° de la partie postérieure des fosses nasales; 6.° du pharynx; 7.° de l'estomac; 8.° du larynx et de la trachée-artère. Enfin il peut être rendu par l'expectoration, il vient alors des poumons. On découvrira aisément la source du sang qui flue des gencives, de la langue et des parois de la bouche, en examinant attentivement les parties que cette dernière contient; car si on aperçoit des gouttes de sang qui en coulent plus ou moins abondamment, et qui sont remplacées par d'autres lorsqu'on a fait disparaître les premières, nul doute que ce fluide ne vient point des poumons; d'ailleurs les personnes ne toussent pas, mais elles crachent le sang : *Nam cùm ab ore sanguis fertur, tùm expuunt ægri*, dit l'immortel *Arétée*. *Alexandre de Tralles* ne s'exprime-t-il pas de la même manière : *Quemadmodùm rursùs ex ore rejici testatur, si expuendo solùm, non tussiendo, neque screando efferant ægri.* Le sang qui vient du voile du palais, de la partie la plus reculée des fosses nasales, du pharynx, de la partie supérieure du larynx et de la trachée-artère, peut être accompagné de quelques symptômes semblables à ceux qui se montrent dans la pneumorrhagie : 1° Le sang peut couler du voile du palais et

de la partie postérieure des fosses nasales dans la partie supérieure du larynx, et en être rejeté ensuite par la toux. Cela arrive principalement pendant la nuit, et quand une personne atteinte d'une hémorrhagie nasale s'endort dans une position horizontale. *Van-Swieten*, dans ses Commentaires sur les aphorismes de *Boerhaave*, en cite un exemple. Un jeune homme, dit-il, fut pris en dormant d'une épistaxis : le sang tomba dans la gorge, et excita une toux si violente, qu'il se réveilla fort effrayé et crachant du sang en abondance : *à quâ evigilans, sanguinem expuit, undè maximè perterritus æger fuit, credens se hœmoptysi laborare. Van-Swieten* lui ordonna de se laver la bouche avec de l'eau tiède, de tenir la tête droite, et même de la porter en avant : le sang put ainsi couler par les narines. Les caillots formés dans ces parties peuvent occasionner les mêmes symptômes, comme l'avait remarqué *Cœlius Aurélianus.*

Mais il est moins facile d'éviter l'erreur lorsque le sang vient du larynx ou du commencement de la trachée-artère : alors la connaissance des symptômes locaux qui accompagnent la pneumorrhagie est ici d'un grand prix : on ne remarque dans les autres flux sanguins ni oppression, ni sentiment de bouillonnement derrière le sternum ; la quantité de sang rendu est bien moindre ; on n'aperçoit que quelques filets d'un rouge jaunâtre, mêlés avec des mucosités. On peut objecter que plusieurs personnes rendant habituellement du sang qui vient des poumons, n'en expectorent qu'en petite quantité, et que par conséquent la distinction que je viens de faire perd toute sa valeur. Sans doute, si l'on s'en tenait à un seul signe, il serait facile de se tromper ; mais la toux, dans l'un et l'autre cas, est différente. Lorsque le sang vient du larynx, il existe le plus souvent une espèce d'expuition (*screatus*), une vraie toux gutturale, un prurit très-vif, un sentiment de mordication qui n'ont jamais lieu dans la pneumorrhagie. On doit aussi remarquer que les hémorrhagies du larynx et du pharynx sont excessivement rares, eu égard à la fréquence des pneumorrhagies. Pour reconnaître si le

sang qu'une personne rejette par la toux vient des poumons ou des ouvertures postérieures des fosses nasales, on pourra se servir du moyen que *Van-Swieten* a employé, ou bien injecter par les narines une liqueur acide; dans ce dernier cas, le sang cessera de couler. En baissant la base de la langue, on le voit tomber dans l'arrière-bouche, si c'est le voile du palais qui le fournit. On a prétendu distinguer par des signes particuliers le sang qui est exhalé dans les premières divisions des bronches. Mais cela est impossible. D'ailleurs il n'en peut résulter aucune utilité pour la pratique, puisque le traitement est le même que dans la pneumorrhagie. Il est quelquefois très-difficile de connaître si le sang rendu en plus ou moins grande quantité vient des poumons ou de l'estomac; le vomissement et la toux s'excitent souvent mutuellement, et peuvent en conséquence se trouver réunis; mais rappelons en peu de mots les phénomènes et symptômes qui précèdent et accompagnent ces deux affections. Dans la pneumorrhagie, angoisses et serremens de poitrine, toux légère et de courte durée; palpitations de cœur; pouls plein et rebondissant; douleurs pongitives situées profondément dans le thorax ou sous le sternum; rougeur des joues, goût salé dans la bouche, puis le sang est expectoré. Dans l'hématémèse, pesanteur, oppression dans la région de l'estomac et dans les hypochondres, augmentant après le repas; anxiétés, mouvemens spasmodiques sous les fausses côtes, pouls souvent petit, quelquefois intermittent : le sang est ensuite rejeté par un véritable vomissement. Lorsque la toux et le vomissement se sont réunis, on pourra découvrir le vrai siége de la maladie, en s'informant lequel de ces deux symptômes s'est manifesté le premier. De plus, la quantité de sang rendu dans l'hématémèse est presque toujours plus considérable que dans la pneumorrhagie; il est plus noir, plus grumeleux, et souvent mêlé de matières alimentaires. Le malade en rend aussi par les selles, et l'hématémèse se manifeste bien plus souvent chez des personnes de quarante à soixante ans. Dans la pneumorrhagie, le sang est habituel-

lement d'une couleur vermeille : *qui spumosum sanguinem exspuunt*, dit Hippocrate, *his ex pulmone talis rejectio fit.* Cette dernière affection est plus commune, et elle attaque de préférence les jeunes gens.

L'hémorrhagie pulmonaire passive serait confondue plus facilement avec le vomissement de sang, parce que très-souvent il n'existe point de toux, et que le sang rendu présente des propriétés physiques semblables à celui qui vient de l'estomac ; mais l'absence d'une sensation douloureuse, lorsque le malade s'ingère des substances alimentaires, surtout lorsqu'elles sont irritantes, fait facilement éviter l'erreur.

Le médecin a besoin de toute sa sagacité pour ne pas confondre la pneumorrhagie avec les maladies qui peuvent là simuler. Il a souvent à combattre l'opiniâtreté et les détours des malades, qui, épouvantés par la seule idée que le sang puisse venir des poumons, cherchent à cacher la plupart des symptômes qu'ils éprouvent. Appelé près d'eux on doit feindre de croire tout ce qu'ils disent ; mais, par des questions adroitement posées, on ne cherchera pas moins à découvrir la vérité ; non pas dans l'intention d'employer des spécifiques, mais bien, comme le dit sagement *Cœlius Aurélianus*, pour que le médecin porte toute son attention sur l'organe important qui est le siége de cette affection.

Prognostic. Dans tous les temps, les médecins ont eu diverses opinions sur le prognostic de la pneumorrhagie ; on ne peut attribuer ce peu d'accord qu'à la manière dont plusieurs d'entre eux ont envisagé cette maladie. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de la regarder comme la plus dangereuse des hémorrhagies ; non qu'elle présente de grands dangers par elle-même, mais à cause des maux qu'elle entraîne souvent à sa suite. C'est ainsi que pensait Alexandre de Tralles : *Non enim ipsa per se, dùm immoderatam evacuationem inducit, vitam adimere consuevit, sed pessimorum longorumque morborum magnâ ex parte causa redditur.* Le

danger qui accompagne la pneumorrhagie doit être plus ou moins grand, selon l'espèce à laquelle elle appartient. Si, comme l'a observé, d'après *Hippocrate*, M. le professeur *Leroy*, une jeune personne délicate, issue de parens phthisiques, crache, en toussant, du sang pur, vermeil, écumeux, une once ou deux, ou même beaucoup moins, soit en une seule fois ou à diverses reprises; s'il se déclare en, même temps une petite fièvre (1) continue, rémittente, et dont les redoublemens soient caractérisés par de légers frissons ou par un simple refroidissement des extrémités, toutes ces circonstances sont défavorables; elles font connaître qu'une telle pneumorrhagie est le début de la phthisie pulmonaire. Mais si le malade est d'une bonne constitution, s'il est exempt de disposition héréditaire à la phthisie; s'il ne crache en toussant que quelques filets de sang mêlés avec de la salive; s'il n'a pas de fièvre, il faudrait être absolument étranger à la pratique de la médecine pour craindre qu'une pareille pneumorrhagie eût des suites fâcheuses. Dans les cas mixtes, le prognostic sera varié suivant qu'ils participent plus ou moins des circonstances précédentes. Les deux aphorismes que je viens de citer, et je pourrais les appuyer de mille exemples, nous démontrent jusqu'à l'évidence combien les pneumorrhagies constitutionnelles sont dangereuses, et combien on doit espérer dans celles qui sont accidentelles, quand même le malade perdrait beaucoup de sang.

Les pneumorrhagies succédanées sont assez rarement dangereuses. *Bennet*, *Hoffmann*, *Morton*, *Ludwig*, et d'autres auteurs

---

(1) Baillou attachait beaucoup d'importance à la présence ou à l'absence de la fièvre, lorsqu'il disait qu'on devait moins craindre un crachement de sang un peu plus abondant, mais non fébrile, quand même cette hémorrhagie reviendrait souvent. Il dit, en citant Pline : « *Sputo cruento obnoxius erat Saturnius, et tamen nonagesimum annum attigit.* » Combien d'exemples ne pourrait-on pas citer de personnes qui ont craché du sang pendant toute leur vie, et qui sont sont cependant parvenues à un âge avancé!

plus modernes, citent plusieurs exemples de ces hémorrhagies qui n'ont point eu de suites fâcheuses.

Les hémorrhagies pulmonaires critiques, lorsqu'elles arrivent chez des sujets bien constitués d'ailleurs, durent peu de temps, et n'exercent presque jamais de ravage.

Le diagnostic des pneumorrhagies sympathiques et symptomatiques doit différer selon la gravité des causes qui les produisent, la constitution des sujets qu'elles attaquent, et la quantité de sang que perdent ces derniers.

Pour me résumer, je dirai que les pneumorrhagies sont d'autant plus graves, que l'âge du malade et l'âge naturel de la maladie, selon l'expression d'*Hippocrate*, seront plus éloignés; qu'elles offriront plus de danger, selon la nature des causes qui les ont produites. Enfin l'expérience nous a appris, que les hémorrhagies pulmonaires qui revêtent le caractère actif sont moins souvent mortelles par elles-mêmes que celles qui sont appelées *passives*.

Autopsie cadavérique.

Les anciens pathologistes ne fournissent aucune lumière sur l'espèce d'altération qu'on remarque dans les poumons des personnes mortes d'une pneumorrhagie. *Arétée* et *Cœlius Aurélianus* ne voyaient le plus souvent que rupture et érosion des vaisseaux. *Bonnet* et l'illustre *Morgagni* n'ont sans doute pas eu l'occasion d'ouvrir des personnes mortes à la suite d'une pneumorrhagie foudroyante; car ils disent avoir trouvé, dans toutes leurs ouvertures, les poumons remplis de tubercules. Ainsi les faits qu'ils rapportent à ce sujet doivent plutôt servir à éclaircir l'histoire de la phthisie pulmonaire que celle des hémorrhagies de cet organe. *Rheill* dit avoir trouvé des concrétions polypeuses dans les capillaires des poumons, et ces vaisseaux très-dilatés. *Hoffmann* a observé la même chose. *Storck* a trouvé chez une personne morte d'une pneumorrhagie abondante la trachée-artère pleine de sang, la mem-

brane muqueuse qui la tapisse très-rouge, et comme engorgée par ce liquide. M. *Portal* a vu, chez des individus qui crachaient habituellement le sang, les glandes bronchiques engorgées et couvertes de vaisseaux sanguins très-dilatés : plusieurs étaient béans dans les bronches. *Bichat*, qui a fait faire de si grands progrès à l'anatomie pathologique, a examiné avec beaucoup de soin les surfaces bronchiques des sujets morts pendant une hémorrhagie pulmonaire ; et malgré les précautions qu'il prit de laver exactement ces surfaces, de les laisser macérer et de les examiner à la loupe, il ne trouva jamais la moindre trace d'érosion ou de rupture. Ces observations de *l'auteur de l'Anatomie générale* prouvent, comme nous l'avons déjà dit, que presque toutes les hémorrhagies pulmonaires, lorsqu'elles ne sont pas les suites d'une lésion organique des poumons, ont lieu par exhalation.

Traitement des Pneumorrhagies.

Presque toutes les pneumorrhagies dont j'ai tracé l'histoire peuvent se présenter sous deux caractères très-différens ; elles sont actives ou passives. Un traitement uniforme dans ces deux variétés serait donc très-nuisible à l'une d'elles. *Morton* a souvent échoué en employant le quinquina dans les hémorrhagies pulmonaires ; d'autres auteurs ont éprouvé le même sort en se servant uniquement de la saignée : *causæ hujus mali admodùm differant, diversæ quoque curandi indicationes sint necesse est*, a dit *Hoffmann*; ce peu de mots tracent la marche que nous devons suivre.

Je ne m'écarterai donc point du plan que j'ai adopté dans la description générale des pneumorrhagies, c'est-à-dire, que je parlerai d'abord du traitement qui convient aux pneumorrhagies actives, qu'elles soient constitutionnelles, accidentelles, succédanées, critiques ou symptomatiques, en modifiant toutefois celui-ci selon le mode qui est propre à chacune de ces espèces. Il en sera de même pour les pneumorrhagies passives. Mais comme il ne suffit

pas d'avoir guéri une maladie, mais qu'il faut encore empêcher les rechutes, lorsque cela est possible: je diviserai ce chapitre en deux parties. Dans la première, je parlerai du traitement curatif; et dans la seconde, du traitement prophylactique.

Traitement des pneumorrhagies actives.

La pneumorrhagie active arrive quelquefois chez des personnes fortement constituées, et dont le thorax et les poumons sont exempts de toute organisation vicieuse : ici la saignée doit être d'abord commandée ; c'est une chose sur laquelle tous les médecins sont d'accord, mais il n'en est pas de même touchant les autres particularités qui concernent ces pertes de sang. Ainsi on a agité très-long-temps la question de savoir si l'on peut indifféremment saigner dans toutes les parties, ou bien s'il était nécessaire de le faire plutôt dans un endroit que dans un autre. *Aretée* et *Alexandre de Tralles*, parmi les anciens, ont fortement insisté sur la préférence que l'on doit accorder à la saignée du pied sur celle du bras ; *Stoll* paraît penser de même ; et M. le professeur *Alphonse Leroy* a manifesté la même opinion dans un ouvrage qu'il a publié quelque temps avant sa mort. Ce médecin pense qu'il n'est pas de moyen plus efficace pour détourner les congestions sanguines qui se dirigent vers l'organe pulmonaire à l'époque de l'adolescence que la saignée de pied. Je crois qu'elle doit être préférée à la saignée de bras, surtout lorsque la pneumorrhagie arrive à la suite d'une suppression des menstrues, chez une femme très-pléthorique. Quant aux louanges données par quelques médecins à l'ouverture des salvatelles, je me garderai bien d'y ajouter foi. La quantité de sang qui doit être tirée au malade doit différer selon sa constitution et ses forces ; car, si celui-ci en avait déjà rendu quelques livres par l'expectoration, il est aisé de voir qu'on devrait être modéré sur la saignée. On a prétendu que, pour arrêter l'hémorrhagie, il fallait saigner jusqu'au blanc. Rien sans doute de

plus efficace pour tuer le malade. Il est étonnant qu'une pareille absurdité ait eu tant de partisans. Nous venons de voir que la saignée doit être graduée selon les forces du malade. *Grétry* nous démontre qu'on ne doit pas se faire saigner, dans certains cas, pendant la durée de l'hémorrhagie, sans la plus grande nécessité : « J'ai vomi, dit ce célèbre compositeur, jusqu'à six ou huit palettes de sang en divers accès qui revenaient périodiquement deux fois par jour et deux fois par nuit; tout se calme à la fin en buvant un peu d'orgeat dans de l'eau de graine de lin. La saignée, en affaiblissant les vaisseaux, prépare de nouvelles hémorrhagies. Après le dernier accès, je reste deux fois vingt-quatre heures couché sur le dos, sans parler et sans remuer. Un assez gros volume de sang grumeleux, que l'on expectore pendant cet intervalle, annonce que la cicatrice est formée : il faut alors une huitaine de jours pour reprendre des forces. Purgez-vous au printemps et à l'automne.

« Si votre poitrine est échauffée, ce que l'on aperçoit par une petite toux sèche, prenez du sirop de vinaigre dans beaucoup d'eau. Si votre estomac est rafraîchi, prenez un verre de vin de Bordeaux après le repas. L'excès des rafraîchissans m'a donné une fois mon crachement de sang, qui ne s'arrêta au bout de cinq jours qu'avec des toniques: je pris six fois de la confection d'hyacinthe, après quoi l'hémorrhagie cessa. Garantissez-vous contre l'humidité des pieds pendant l'hiver; couchez vous de bonne heure; mettez vos jambes dans l'eau tiède, si votre tête s'échauffe trop pendant le travail. Choisissez des alimens sains, faciles à digérer; laissez les mets trop échauffans; prenez un lavement d'eau froide tous les matins; faites-la dégourdir en hiver; ne buvez point habituellement de l'eau sans vin, ne travaillez point après le repas. »

Les conseils de *Grétry* peuvent être fort utiles à plusieurs pneumorrhagiques; ils nous démontrent que nous ne devons pas trop généraliser l'usage de la saignée; et M. le professeur *Baumes* dit, dans son ouvrage sur la phthisie pulmonaire, que les saignées trop

répétées disposent singulièrement aux pneumorrhagies, et hâtent le développement de la phthisie pulmonaire.

Il arrive assez fréquemment que, malgré tous les moyens employés par le médecin, l'hémorrhagie n'en continue pas moins, et menace de faire périr le malade d'épuisement : quelle marche doit-on suivre dans des cas aussi graves? doit-on abandonner le malade à lui-même, et attendre qu'une syncope arrive pour que le sang s'arrête? Avant que l'immortel *Bichat* eût dévoilé le vrai mécanisme de la circulation capillaire, et fait voir que le cœur n'en était pas l'agent, on pouvait croire que les choses se passaient ainsi; mais ne nous a-t-il pas démontré que le sang, arrivé dans les capillaires, circulait sous l'influence des forces toniques de ces vaisseaux, et que dans la syncope, quoique le cœur cessât de battre, cette circulation n'en continuait pas moins? D'où nous devons conclure que, dans une pneumorrhagie active très-abondante, rien n'empêcherait un malade de périr par la perte de son sang, quoique les battemens du cœur et des gros vaisseaux fussent à peine sensibles : c'est en effet ce que l'expérience nous démontre tous les jours. Il est donc urgent d'employer ici tout ce que l'art nous offre de plus énergique. Je n'énumérerai point le nom des substances qu'*Arétée*, *Cœlius Aurélianus* et *Alexandre de Tralles* employaient en pareille occasion; je me contenterai de dire qu'elles étaient prises parmi les astringens les plus actifs.

Hoffmann recommandait l'eau froide prise à l'intérieur. *Dehaen* fit cesser par ce moyen une pneumorrhagie, qui sans cela serait devenue mortelle : « *Joannes, inquit, à cantu validiori puer passus hæmoptoen, nunc sexagenarius in eâdem relabitur. Quæ cùm bis jam venâ sectâ non cessaret, ægrum quarto die in nosocomium suscepi. Mox tertio venam tudi, et brevi post sanguine copiosè profluente, quarto simulque dedi frigidæ aquæ libram, brevi post alteram hauriendam, frigidum prætereà emulsum. Sanavit æger.* » L'application de la glace sur la poitrine, l'ingestion de ce même corps,

l'exposition du malade à un courant d'air très-frais, ont quelquefois été d'une grande efficacité.

D'après les expériences faites par M. *Alexandre* sur lui-même, le nitre a été préconisé ; mais il est bien loin d'être toujours suivi de succès ; bien plus, il a souvent aggravé la maladie ; on doit donc l'administrer avec beaucoup de prudence. M. *Dickson* l'incorporait à la dose d'une demi-once dans quatre onces de conserve de rose, dont il donnait, cinq ou six fois le jour, gros comme une noix muscade. M. *Broussais* a vu administrer cette composition à une personne, et la pneumorrhagie augmenta. J'approuve peu l'emploi des boissons acides dans les pneumorrhagies actives ; elles ont l'inconvénient, toujours très-grave, d'exciter la toux et d'accélérer le cours du sang. Je puis me tromper ; mais, d'après ce que j'ai vu, je crois que l'usage de ces boissons peut seul occasionner des pneumorrhagies très-rebelles. L'huile de lin a été recommandée dans ces mêmes affections. Les journaux de médecine l'ont jadis vantée comme un spécifique ; mais elle cause quelquefois des nausées et le vomissement ; ce qui augmente presque toujours la maladie.

On trouve dans les mémoires de la Société royale de médecine de Copenhague des réflexions sur les propriétés de l'ipécacuanha dans l'hémoptysie, par *Arn.-Nic. Asheim.* Il faisait triturer quatre grains d'ipécacuanha en poudre avec quantité suffisante de sucre candi ; et ensuite il en faisait seize doses. Il administrait ces doses, ainsi fractionnées, toutes les trois heures, le jour ; toutes les quatre heures, la nuit : la troisième dose de cette poudre excitait de légères nausées. Ce médecin remarque que par ce moyen l'hémorrhagie cessait.

Malgré tout le danger qui accompagne le vomissement dans la pneumorrhagie, le docteur *Brian-Robinson* n'a pas moins recommandé l'émétique à doses répétées. *Cullen* avait adopté cette pratique dangereuse ; mais il vit un jour l'hémorrhagie augmenter à tel point, après l'administration d'un vomitif, que depuis il se

garda bien de s'en servir. Il est certain que c'est agir témérairement que de donner l'émétique lorsqu'il n'y a pas d'embarras gastrique. D'après ce que je viens de dire, il est aisé de voir comment on doit se conduire dans un cas de pneumorrhagie active : si elle est constitutionnelle, il arrive souvent que la perte de sang est peu considérable; il faut se borner alors à faire une légère saignée ; on la répétera si cela est nécessaire ; le malade gardera le régime le plus sévère, et ne boira que des infusions de plantes pectorales édulcorées : si l'hémorrhagie devenait inquiétante, par la quantité de sang répandu, on aurait recours aux dérivatifs les plus énergiques. Les vésicatoires appliqués entre les épaules, d'après la méthode du docteur *de Mertens*, arrêtent quelquefois le sang avec beaucoup de promptitude ; on peut également les appliquer aux cuisses. On n'oubliera pas les ablutions d'eau froide, l'application de la glace sur la poitrine et les pédiluves irritans. L'efficacité des révulsifs nous est démontrée par l'observation d'un individu qui fut guéri d'un crachement de sang après avoir contracté une gonorrhée. Souvenons-nous cependant que, si la maladie se borne à l'expectoration de quelques cuillerées de sang, on doit rester paisible spectateur. Il est certaines pneumorrhagies, dit *Bordeu*, qu'on ne doit point chercher à arrêter.

Si la pneumorrhagie est accidentelle, on aura égard, comme je l'ai dit, aux forces de la personne attaquée, et on saignera, si cela est nécessaire. Un régime sévère, des boissons abondantes, le repos, suffiront presque toujours pour obtenir une terminaison heureuse.

Dans la pneumorrhagie succédanée, on mettra tout en usage pour rétablir l'écoulement sanguin suspendu : ainsi des sangsues à l'anus et aux parties génitales seront très-efficaces pour faire reparaître le flux hémorrhoïdal et les règles. Lorsque la pneumorrhagie remplace une épistaxis, il faut rappeler l'irritation sur la membrane muqueuse des fosses nasales. M. *Brion*, médecin

de Lyon, propose, comme un moyen sûr de rappeler l'hémorrhagie nasale, d'introduire dans le nez de la mille-feuille.

La pneumorrhagie critique, lorsqu'elle n'est point excessive, doit être respectée; sinon on se conduira comme je l'ai déjà dit.

Quant aux pneumorrhagies symptomatiques et sympathiques, je ne crois pas devoir exposer le traitement de chacune d'elles; c'est à combattre les maladies dont elles ne sont que les symptômes que le médecin doit surtout s'attacher (1) : celles-ci disparaissant, l'expectoration sanguine cessera d'elle-même, surtout si elle est récente. Mais si, après la disparition de la maladie principale, les poumons avaient conservé l'habitude d'exhaler une certaine quantité de sang, la pneumorrhagie rentre alors dans la classe des hémorrhagies essentielles, et exige le même traitement.

Le quinquina a été employé quelquefois avec succès dans les pneumorrhagies actives, surtout lorsque celles-ci reviennent périodiquement : *hæmorrhagias periodicè recurrentes cortice peruviano cessisse memini.* (*Sénac.*) On peut voir dans *Storck* (*Annus medic.*) une observation très-remarquable d'une hémorrhagie pulmonaire accompagnée de douleurs thoraciques considérables, et qui disparut au troisième accès, après une forte prise de quinquina. Mais, malgré toutes les autorités respectables que je pourrais citer pour justifier l'emploi du quinquina dans les pneumorrhagies actives, il est cependant certain que cette écorce peut occasionner les accidens les plus graves, et hâter le développement de la phthisie pul-

---

(1) Dans quelques pneumorrhagies symptomatiques, on a vu employer les substances les plus dangereuses pour détruire la maladie principale. M. *Nose*, médecin de l'hôpital des vénériens d'Ausbourg, fait mention, dans un ouvrage, d'une fille qui fut guérie d'une pneumorrhagie par l'usage du sublimé corrosif (deuto-chlorure de mercure). Que ne doit-on pas craindre cependant d'un pareil remède, lorsque *Quarin* nous apprend que ce sel est la cause de la grande quantité d'hémorrhagies pulmonaires qu'on observe à Vienne !

monaire. Il est à remarquer que prèsque toutes les personnes qui fait usage du quinquina pour se guérir des pneumorrhagies, avaient employé avant, et pendant très-long-temps, un traitement antiphlogistique. Ces hémorrhagies étaient donc devenues passives; il n'est pas étonnant alors que l'écorce du Pérou ait été administrée avec tant de succès.

A moins qu'il ne se manifeste des symptômes nerveux pendant la durée de la maladie, on sera très-circonspect sur l'emploi des médicamens opiacés et antispasmodiques : *Haller* et *Young* ont ont observé sur eux-mêmes que l'opium cause des malaises, et qu'il rend la respiration difficile. Milady Musgrave éprouva des pneumorrhagies affreuses après un long usage de l'opium. M. *Portal* ne parvint à les détruire que par quelques saignées aidées de boissons aciduleés, de bouillons de grenouilles, et de demi-bains. Il n'y a qu'une circonstance où l'opium peut devenir de quelque avantage; c'est lorsque la toux est très-vive, et qu'on ne peut la calmer par les adoucissans ordinaires; alors on ne doit point craindre, dit *Grimaud*, de recourir à son administration; car, ajoute-t-il, une des conditions essentielles dans le traitement de ces maladies, c'est de maintenir les organes pulmonaires dans le plus parfait repos, en recommandant aux malades de ménager autant que possible les mouvemens de la respiration, de garder le silence le plus rigoureux, d'observer la diète la plus sévère, de s'abstenir de tout acte fatigant.

Traitement des pneumorrhagies passives.

Après avoir parlé du traitement qui convient aux pneumorrhagies actives, il me reste à exposer quelques particularités sur celui qu'on doit adopter dans les hémorrhagies pulmonaires qui ont un caractère passif.

On a vu plus haut que, la saignée n'étant pas toujours commandée dans les pneumorrhagies actives, à plus forte raison,

doit-on s'en abstenir tout-à-fait dans celles qui ne le sont pas : *Si imbecillitas per vitam antecedentem, vel variis morbis habitualibus stipatam, inducitur, eruptio sanguinis ex pulmonibus vel violento impetu facta, vel per corporis dispositionem inducta, exitiosa est. Sic feminæ juniores, per crebrum partum, lactationem infantis, lochia et menstrua nimis fusa, debilitatæ : sic juvenes qui præmaturâ venere et clandestinis ac detestandis manustuprationibus corpus enervant, vel aliis morbis acutis prægressis debilitati sunt, in hæmoptoë superveniente, nec vigore juvenilis ætatis tuentur, nec sanguinis missione iteratâ sanantur. Nimia sanguinis tenuitas in universum hæmorrhagias minùs salutares et difficilè coercendas infert, et venæ sectio eas non satis coercet, vel summam debilitatem conducit.* (Ludwig, Adv. med. prat., de sec. ven. in hæmoptoe.)

Grand nombre de substances ont été préconisées dans tous les temps contre les pneumorrhagies passives. Si je voulais rapporter toutes les formules inventées pour combattre ces affections, je pourrais sans doute grossir ma thèse de quelques centaines de pages ; mais je me garderai bien de remettre au jour ces monstres pharmaceutiques, fruits de l'ignorance et du plus grossier empirisme.

Parmi les médicamens qui jouissent d'une juste célébrité on doit surtout compter le quinquina, administré comme tonique, soit en décoction ou en infusion. On peut rendre ces dernières plus efficaces en les acidulant avec quelques gouttes d'acide sulfurique. On trouve, dans l'Electuaire astringent de *Fuller*, une composition dont on peut se servir avec avantage. La racine de consoude a été recommandée, mais elle a perdu beaucoup de sa réputation; et, je crois, à juste titre. Une substance qui doit maintenant occuper toute l'attention des médecins, c'est la racine de *ratanhia :* MM. *Ruiz, Joseph Pavon,* plusieurs médecins péruviens et espagnols, en ont retiré les plus grands avantages dans les pneu-

morrhagies passives : on l'administre en décoction et sous forme d'extrait.

Des circonstances imprévues peuvent justifier l'emploi des astringens les plus actifs, tels que l'alun dissous dans le petit-lait, ou associé à la gomme-résine kino, le sulfate de fer, etc. On secondera l'usage de ces remèdes par un régime légèrement analeptique, composé principalement de gelées végétales, qui pourront être aromatisées au goût du malade. Un vin généreux, administré à petites doses, ne peut être que très-avantageux. On aura soin de graduer la quantité et la qualité des substances nutritives aux forces du malade. L'inspiration d'un air pur, tenant en suspension des molécules balsamiques, fortifie singulièrement les sujets atteints de pneumorrhagies passives.

Avant de finir ce chapitre, je ne dois point omettre certaines circonstances communes aux deux variétés de l'hémorrhagie pulmonaire. Pendant la durée des pneumorrhagies, tant actives que passives, on aura soin de faire garder aux malades le silence le plus absolu ; ils devront s'abstenir de tout acte fatigant, et modérer autant que possible les efforts respiratoires. Si ces hémorrhagies ont été causées par des affections morales, ai-je besoin de dire qu'on doit éloigner de leur vue tout ce qui pourrait les rappeler, et ne laisser approcher d'eux que les personnes qui leur sont les plus chères, qui, dans cette circonstance, devront prodiguer toutes les consolations que l'amitié seule sait offrir ?

Traitement prophylactique.

Lorsque les hémorrhagies pulmonaires se sont une fois manifestées, elles ont la plus grande tendance à se montrer de nouveau. Le médecin est donc bien loin d'avoir tout fait en procurant aux malades une guérison aussi précaire : si ceux-ci étaient abandonnés à eux-mêmes après la cessation de la pneumorrhagie, nul doute que les rechutes ne fussent très-fréquentes. Il faut donc encore

veiller sur eux, et mettre en usage toutes les ressources que l'hygiène nous offre, pour empêcher ces fâcheuses récidives.

Un air modérément frais, tel qu'on le respire dans le printemps et dans les matinées d'un beau jour d'été, est le plus salutaire pour les personnes qui ont été attaquées de crachemens de sang. Cependant on devra se mettre en garde contre ces bouffées de chaleur qui arrivent souvent tout à coup, dans l'équinoxe du printemps. C'est surtout après un hiver très-froid qu'on doit les redouter; car c'est à elles que doivent être attribuées les fréquentes hémorrhagies observées dans cette saison.

On a moins à craindre en respirant l'atmosphère embrasée qui nous environne pendant la canicule. Mais qui n'a pas observé que la respiration est alors très-gênée, principalement lorsque le fluide électrique est répandu en grande quantité? On devra, autant que possible, diminuer cette surabondance de chaleur en humectant les appartemens avec de l'eau très-fraîche.

L'automne froide et humide offre de nouveaux dangers à éviter; la fréquence des pluies, les brouillards, sont très-propres à arrêter la transpiration cutanée : quelle source de maux pour les organes de la respiration! On ne doit donc s'exposer que le moins possible à l'humidité, ou ne le faire que dans les conditions les moins défavorables, comme lorsqu'on est bien vêtu, que l'on a mangé suffisamment et que l'on doit faire un exercice quelconque.

L'air froid et piquant qui se fait sentir en hiver diminue également les fonctions perspiratoires de la peau; l'exhalation pulmonaire est alors plus abondante, la respiration plus forte, plus intense, plus calorifique en hiver qu'en été. Nous inspirons sous un même volume une plus abondante quantité d'oxygène; les maladies des poumons sont alors très-fréquentes : que de raisons, pour ceux qui ne veulent pas voir récidiver leur pneumorrhagie, de ne s'exposer aux froids rigoureux qui règnent dans cette saison que chaudement vêtus et la poitrine couverte de flanelle!

Les femmes qui jouissent de la santé la plus vigoureuse, et dont

la poitrine est parfaitement développée, ne laissent pas que d'être gravement incommodées par l'usage des corsets, dont elles se servent pour se donner une taille plus élégante : si ces cuirasses, comme le disait énergiquement *Buffon*, parviennent à détruire les poitrines les plus robustes, de quel danger ne seront elles point pour les femmes qui sont disposées, ou qui ont déjà essuyé des crachemens de sang ! Plusieurs d'entre elles, non contentes des avantages des corsets élastiques, se font lacer avec tant de force, pour diminuer leur embonpoint, qu'elles sont obligées de demeurer roides comme des statues. J'ai connu plusieurs demoiselles dont les seins étaient peu développés, et qui pour en augmenter le volume, empruntaient des tégumens dans les régions voisines; elles se faisaient tellement ficeler pour soutenir cette fraude, qu'elles menaçaient à chaque instant d'étouffer. De si graves inconvéniens, devraient donc engager les femmes à abandonner ces machines funestes, qui seules causent autant de pneumorrhagies que toutes les autres causes réunies.

Il n'est point indifférent, je pense, aux personnes qui ont été attaquées d'hémorrhagies pulmonaires, de choisir tel ou tel tissu pour se vêtir. Rien n'est, je crois, plus salutaire pour elles que de porter des habillemens de laine, surtout pendant l'automne, l'hiver et le printemps ; de se couvrir la poitrine de flanelle, et de ne mettre que des chaussures très-chaudes, pour se garantir du refroidissement des pieds, qui, au rapport de plusieurs médecins, suffit pour occasionner des rechutes. L'utilité des frictions, surtout dans les temps froids et humides, a été reconnue de tout temps, et je ne crois pas devoir m'y arrêter.

Les lits durs ne peuvent être réputés pour cause d'aucune maladie ; je les recommande ici de préférence aux lits mous, qui, augmentant considérablement la chaleur, ne peuvent être que très-nuisibles.

On a recommandé les bains, comme prophylactiques. Doit-on ajouter foi à tout ce qu'on nous a dit des bains froids, préconisés

comme de puissans toniques des organes pulmonaires? Je crois que, si on ne veut pas les bannir entièrement, on doit au moins en user avec la plus grande circonspection. On connaît parfaitement leur mode d'agir; c'est une raison de plus pour s'en défier. J'ai déjà rapporté ce qui arriva à un jeune homme pour s'être baigné dans de l'eau très froide : cet exemple doit faire trembler les plus incrédules. Quant aux bains tièdes, on ne peut qu'en tirer beaucoup d'avantages. Il ne faut cependant pas en user trop fréquemment.

Quelle est la nourriture qui convient aux personnes qui ont eu des pneumorrhagies, ou qui sont éminemment prédisposées à en être atteintes? Si je voulais discuter cette question à fond, et me jeter dans les détails les plus minutieux, un volume ne me suffirait pas. Mais je donnerai comme précepte général d'éviter tous les alimens indigestes, de faire un usage modéré de quelques viandes, et de bannir entièrement celles que nous fournissent les oiseaux aquatiques, ainsi que les chairs durcies par la salaison et la fenaison. On devrait même, selon moi, n'user de viande, n'importe de quelle qualité, que pendant l'hiver et l'automne; en abandonner entièrement l'usage au printemps, ainsi que pendant l'été, pour les remplacer par des légumes et des fruits. D'autres alimens sont encore nuisibles, à cause de leur viscosité : tels sont les pâtisseries, quelques poissons gras et huileux, comme les anguilles, la raie, la sèche, etc. On évitera aussi certains légumes secs, d'une digestion pénible et flatueuse, propres conséquemment à gonfler l'estomac et à déterminer, quoique passagèrement, la compression des poumons. C'est pour cette cause que *Pythagore* avait proscrit la plupart des graines légumineuses.

Les viandes qui devront être choisies de préférence sont celles des jeunes animaux, tels que l'agneau, le chevreau et le mouton. On pourra encore se permettre l'usage de la volaille, et de quelques gibiers, etc. On mangera utilement les œufs frais, le poisson à

écailles qui a la chair ferme et tendre, soit de mer, soit de rivière ou de lac. Quelques crustacées, tels que les écrevisses, sont bons et salubres. On ne saurait trop recommander, parmi les végétaux, les fruits sucrés et légèrement acides, les herbages, en éloignant toutefois les légumes reconnus comme pernicieux, tels que le cerfeuil, le cresson, les asperges, à moins que des circonstances particulières n'en ordonnent l'usage.

Le lait doit nécessairement tenir le premier rang entre toutes les boissons dont font usage les personnes prédisposées aux hémorrhagies pulmonaires. Pour faire un éloge complet de ce liquide salutaire, il faudrait citer des milliers de guérisons opérées par son secours depuis *Hippocrate* et *Alexandre de Tralles* jusqu'à nos jours : on devra donc en faire sa principale boisson. L'usage du vin pur est pernicieux : les boissons alcoholiques sont de véritables poisons. On ne doit point, sans doute, prendre à la lettre tout ce qui est ici recommandé; des modifications devront être faites selon les différentes idiosyncrasies des personnes soumises à ce régime.

Hoffmann s'est servi avec beaucoup de succès de quelques eaux minérales salines pour prévenir les accès de pneumorrhagies. M. le professeur *Baumes* préconise les eaux acidules ferrugineuses. *Bordeu* a observé que les eaux minérales occasionnaient souvent la pulmonie. Que doit-on conclure de tout cela? Faut-il rejeter entièrement l'usage de ces eaux, ou bien les ordonner dans tous les cas? Ici le médecin a deux écueils à éviter : pour ne point commettre d'imprudence, il examinera attentivement la constitution de la personne qu'il doit soumettre à ce traitement, et il agira d'après cet examen. Mais il est de règle générale d'administrer les eaux acidules gazeuses aux individus pléthoriques, et celles qui sont ferrugineuses ou sulfureuses aux personnes lymphatiques et débilitées.

Lorsque j'ai traité des causes des hémorrhagies pulmonaires, j'ai fait voir que la plupart du temps ces dernières affections étaient dues à l'omission et à la suppression des évacuations naturelles ou artificielles : il est donc bien important de veiller à ce que les pre-

mières aient lieu régulièrement, et d'ordonner qu'on répète les secondes chaque fois qu'elles doivent l'être. On ne saurait trop fixer l'attention des médecins sur la première éruption des menstrues. Si elle se montre convenablement, elle peut détruire la pléthore pulmonaire qui menace les jeunes filles de crachement de sang.

Les saignées ont été recommandées de tout temps, comme prophylactiques de la pneumorrhagie. *Stahl, Boerhaave et Stoll,* ont parfaitement démontré qu'à l'âge de puberté, des congestions sanguines menaçaient les poumons; et c'est pour les détruire qu'ils ordonnaient de légères et fréquentes saignées. Nul doute qu'elles ne soient très-recommandables, surtout vers les équinoxes. On doit principalement recommander les sangsues à l'anus, même sans soupçon d'hémorrhoïdes. Mais le médecin doit aussi prendre garde de tirer du sang sans nécessité; les pertes trop considérables de ce fluide jettent souvent dans des hydropisies mortelles, ou accélèrent la marche de la maladie.

On a vu si souvent des abcès détruire radicalement la prédisposition de certains individus à la phthisie pulmonaire, des tumeurs de toute espèce, des blennorrhagies produire le même effet, qu'on a voulu nécessairement imiter la nature; d'où la vogue des exutoires. On ne peut méconnaître l'utilité des cautères pour prévenir les pneumorrhagies; et leur action repose sur ce fameux aphorisme d'Hippocrate: *Duobus laboribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum.* On peut établir les cautères sur toutes les parties du corps; mais les extrémités inférieures me paraissent préférables. Ils doivent être larges et profonds.

L'exercice a été singulièrement préconisé par les médecins les plus célèbres. Ils le regardent comme le moyen le plus puissant qu'on puisse employer pour détruire la prédisposition qu'ont certaines personnes aux maladies des poumons. La gymnastique, si révérée chez les anciens, ne contribuait pas peu à rendre alors la phthisie pulmonaire bien moins commune qu'elle ne l'est chez nous. On doit surtout recommander l'exercice des bras à ceux qui ont la

poitrine étroite; les tractions multipliées des pectoraux, tirant les côtes en dehors, élargissent singulièrement la poitrine. Mais que doit-on penser de l'exercice du chant et de la lecture à haute voix, que plusieurs médecins du plus grand nom ordonnent aux personnes qui ont les poumons faibles, lorsque nous voyons tous les jours des pneumorrhagies qui ne reconnaissent d'autres causes que les moyens qu'on propose ici comme prophylactiques? Il est impossible de récuser l'autorité de *Tissot* et du célèbre professeur *Baumes*, qui n'ont parlé, eux-mêmes, que d'après l'expérience : mais ils ajoutent aussi qu'il faut mettre beaucoup de circonspection dans l'administration de pareils remèdes. Les promenades à pied et l'équitation présentent encore des ressources très-efficaces. *Sydenham*, *Mead*, *Tissot*, *Lorry*, ont recommandé ces exercices avec la chaleur qu'on doit mettre dans les éloges donnés aux choses utiles. Les voyages d'un long cours guérirent *Cicéron* de ses fréquens crachemens de sang.

On doit encore recommander fortement les voyages de mer : le docteur *Gilchrist* en a obtenu de si grands succès, qu'on ne saurait trop approuver leur usage. D'ailleurs on a remarqué que les hommes élancés, fluets, au teint blanc, à la peau fine, aux cheveux blonds acquéraient, en voyageant sur cet élément, une santé des plus vigoureuses.

Grétry a vu que les plaisirs vénériens sont très-nuisibles aux personnes qui ont eu des attaques de pneumorrhagie. On ne saurait donc être trop sobre sur ce point, si l'on ne veut pas rendre nulle l'action des autres moyens prophylactiques.

L'influence puissante des passions sur l'économie animale est généralement reconnue. Nous savons que certaines d'entre elles, telles que la joie et ses différens degrés, l'espérance, sont accompagnées d'un bien-être inexprimable, résultat de la facilité avec laquelle s'accomplissent toutes les fonctions. Quel puissant motif pour entourer l'homme maladif de tout ce qui peut les créer! L'amour moral surtout a quelquefois produit des cures merveil-

leuses. L'exemple suivant, rapporté par *Tissot*, nous en présente une des plus remarquables. Un jeune homme atteint de consomption marchait à grands pas vers la tombe ; une douce mélancolie ombrageait sa figure, et intéressait toutes les âmes sensibles en sa faveur. Une jeune dame, touchée de l'état de cet infortuné, ne put s'empêcher de lui laisser voir l'intérêt qu'il lui inspirait. Pénétré de ces marques d'amitié, il conçut pour elle l'amour le plus tendre : soutenu par l'espérance, son mal diminua considérablement ; et sa guérison ne tarda point à être radicale, en apprenant qu'il était payé de retour, et lorsque l'hymen vint combler tous ses vœux.

Mais si nous pouvons faire servir utilement plusieurs de nos passions à prévenir le développement ou la récidive des pneumorrhagies, d'autres ne peuvent qu'accélérer leur retour, et rendre ces maladies plus promptement funestes. La colère a souvent causé des hémorrhagies pulmonaires foudroyantes ; le chagrin, la tristesse, la mélancolie, n'agissent point, il est vrai, subitement ; mais les effets de ces poisons lents n'en sont que plus terribles ; le refoulement des fluides vers l'intérieur, qui a lieu alors, exerce l'influence la plus funeste sur le centre respiratoire ; les poumons, oppressés par cette surabondance de sang, menacent à chaque instant de vomir ce liquide.

O vous qu'une destinée fatale prédisposerait à la plus dangereuse des maladies, croyez-en l'expérience, ce n'est point dans une cité brillante et au milieu des plaisirs tumultueux que vous devez espérer d'échapper au danger qui vous menace ; mais la campagne vous ouvre son sein, un air pur et les plus douces jouissances vous y attendent : c'est là qu'étrangers aux intrigues et aux passions orageuses, il vous sera permis de parcourir une carrière aussi longue que celle des autres mortels.

SENTENTIÆ.

I.

Medicinam quicunque vult rectè consequi, hæc faciat oportet : primùm quidem anni tempora animadvertere ; quid horum quodque possit efficere. Non enim quidquam habent simile ; sed multùm et ipsa à seipsis, et in suis permutationibus dissentiunt. Hipp., *de aëre, aquis et locis. Sect.* 1.

II.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos : et in ipsis anni temporibus magnæ mutationes, aut frigoris aut caloris, et alia pro ratione eodem modo. Hipp., *Sect.* 3, *aph.* 1.

III.

Id genus autem repentini exitûs (de hæmoptoe agitur) plerumquè feminis, quibus menstrua non respondent, evenire solet : idque singulis mensibus evenit : iisdem menstruæ purgationis circuitibus apparet : necnon iisdem statis cessationis diebus supprimitur, ac, nisi mulieri laboranti succurratur, per multos circuitus sanguinis emissio revertetur. Aret. Capp *de Hæmoptoe.*

IV.

Haud novi an alius æquè difficilis sit affectus ut sanguinis excreatio. Non enim ipsa per se, dùm immoderatam vacuationem inducit, vitam adimere consuevit. Sed pessimorum longorumque morborum magnâ ex parte causa redditur Alex. Trall., *de Hæmoptoe.*

V.

Ex reliquis verò minimè facilè sanantur virgines aut mulieres, quibus supervenit tabes, quòd menstrua suppressa sint. Cornel. Celsus, *de Medicinâ, lib.* 2.

VI.

Comme, d'une part, les vaisseaux sanguins rampent presque à nu sur les membranes muqueuses et que d'une autre part ces vaisseaux sont toujours l'origine des exhalans, il est évident que ceux-ci, pour arriver à leur surface, ont peu de trajet à parcourir : ce sont des pores plutôt que des vaisseaux distincts. Voilà pourquoi sans doute le sang a tant de tendance à s'échapper par les exhalans ; pourquoi par conséquent les hémorrhagies sans rupture sont si fréquentes sur le système muqueux ; pourquoi cette affection peut même être classée dans les maladies de ce système, etc. etc. Aucun autre, par la disposition des artères, n'offre aux exhalans un aussi court trajet à parcourir entre leur origine et leur terminaison. Souvent même, comme je l'ai dit, on fait suinter sur le cadavre le sang de ces vaisseaux à travers leurs exhalans. Bichat, *Anat. générale*, tome 4, *Système muqueux*.